Collection POLICE

1 F

A. MARTIAL

LE MYSTÉRIEUX MATELOT

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

Le mystérieux matelot

Roman policier inédit

par Alain MARTIAL

CHAPITRE PREMIER

LE MATELOT DU « SEAGULL »

Le chef de la Sûreté de Bordeaux était attentif. Dans son bureau, un homme élégant, athlétique au visage avenant, aux yeux gris révélant une profonde intelligence, parlait à mots clairs et précis.

Michel Vaudreuil, l'un des meilleurs limiers du capitaine Lhomet, chef du contre-espionnage français, venait d'arriver dans la grande cité girondine.

Le temps de s'installer à l'hôtel *Mirador* et d'y laisser son inséparable collaborateur, le jeune et pétulant André Largaud, avec le soin de ranger le contenu des valises et il s'était rendu en toute hâte chez M. Latran, le fonctionnaire qui l'écoutait actuellement.

— Nos services, dit-il, ont réussi à capter un « sans-fil » en provenance d'Allemagne et destiné à un chef d'organisation que nous croyons installé à Paris.

« Cet homme — désigné sous le matricule TZ-333 — est jusqu'à présent introuvable. Mais, nous pensons avoir découvert un fil conducteur, précisa Vaudreuil.

— Ici ? à Bordeaux ?

— Oui... Vous allez comprendre. Dans ce télégramme chiffré que nous sommes parvenus à traduire en langage clair, il est question de l'arrivée prochaine d'un espion redoutable, un nommé Otto Marcus, et...

— Ce nom d'Otto Marcus a été donné en toutes lettres ?

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

— Non, souligna Vaudreuil, on l'indique comme YG-5, mais nous savons qui est YG-5... Marcus avait été découvert et traqué par mon collègue André Belfond... Malheureusement, il avait réussi à disparaître, on n'a jamais su comment. Cela s'était passé il y a environ huit mois. Je me trouvais en mission en Italie à l'époque...

— Dommage... fit M. Latran, avec une nuance de profonde estime pour Vaudreuil, et il ajouta : Car je ne pense pas que si vous l'aviez pris en chasse, vous l'auriez laissé échapper !

Michel eut un petit geste de modestie.

— On ne sait jamais... En tout cas, Belfond avait fait de son mieux. Mais ceci est du passé...

Il prit un temps pour articuler :

— Le message de TZ-333 indique la présence de Marcus à Bordeaux...

M. Latran sursauta.

— Hein ? Depuis quand ?

— Je ne sais pas. Mais je n'ai pas perdu un instant... On précise dans la dépêche qu'il se trouve ici comme matelot à bord d'un yacht de plaisance, le *Seagull*, battant pavillon brésilien quoique le nom du bateau soit anglais et signifie « Mouette »... Savez-vous quelque chose à propos de ce yacht ?

— Non... Mais je vais m'informer tout de suite...

M. Latran sonna, donna des ordres et reprit la conversation. Vaudreuil expliqua qu'il comptait prendre la piste de Marcus, aussitôt celui-ci découvert.

— Et c'est par lui que j'arriverai à atteindre TZ-333... Sans compter sa propre capture qui sera loin d'être négligeable...

Un coup discret à la porte. Le secrétaire du chef de la Sûreté apparut. Il avait des nouvelles à donner.

— Le *Seagull* est ancré ancré du côté de Lormont, dans la Gironde, dit-il. Arrivé depuis quarante-huit heures...

— Vous avez la liste détaillée des membres de l'équipage ?

— Non, chef, mais elle ne tardera pas... Entre temps, on m'a appris quelque chose qui peut être intéressant.

L'homme avait prononcé ces paroles avec l'intonation de quelqu'un qui est sûr de l'effet qu'il va produire. Vaudreuil et M. Latran le dévisagèrent avec curiosité.

— Le propriétaire du yacht se trouve actuellement à la Police Municipale... Un M. Joachim de Mendoza, si j'ai bien retenu le nom.

— A la Police Municipale ? Il a quelque chose à déclarer ?

— L'un de ses matelots, poursuivit le secrétaire, a été trouvé assassiné sur un quai... Un couteau entre les deux épaules... On a évidemment convoqué son patron — car M. de Mendoza est en même temps le capitaine du yacht — pour lui demander des détails sur l'homme...

Vaudreuil abandonna sa chaise.

— Curieux ça... marmonna-t-il.

— Vous avez le nom du matelot ? lança M. Latran.

— Oui, chef... James Cartlight... Un Anglais, sans doute...

Le chef de la Sûreté regarda Vaudreuil. Celui-ci eut un sourire fugitif et remarqua :

— Vous aviez pensé que... hein, monsieur Latran ? Que ce pouvait être notre individu ? Un peu risqué comme hypothèse...

M. Latran eut une expression contrainte. Oui, l'idée lui en était venue. Mais il eût été incapable d'expliquer pourquoi. Simple association d'idées, sans doute...

— Il était vêtu en civil, continua le secrétaire, mais évidemment on n'a eu aucun mal à l'identifier... Il avait tous ses papiers sur lui... Un homme petit, maigre, aux yeux enfoncés dans les orbites...

Vaudreuil s'était figé dans une attitude de stupeur.

— Et une cicatrice à la joue droite en forme de demi-lune ? s'exclama-t-il impulsivement.

— Je ne sais pas... Il a une barbe blonde assez fournie.

— Où est-il ? A la Morgue, je suppose ?

— Oui... Il était mort déjà quand on l'a ramassé...

Vaudreuil continuait de se montrer fébrile.

— Mon cher M. Latran, articula-t-il, je crois que je

vais avoir à faire amende honorable... Oui... Votre supposition de tout à l'heure, que je jugeais fantastique ! Eh bien, on dirait...

Le téléphone sonna. M. Latran décrocha avec détachement. Puis son regard s'aviva. Il fit un signe à Vaudreuil qui s'empara de l'autre récepteur et écouta ardemment.

— Allo ? Oui... C'est vous Jarlet ? Ici, Latran, effectivement... Vous dites ? L'affaire du matelot du *Seagull* ? Concernerait la Sûreté ? Pourquoi ? Un mystère ?... Allons donc !

On parlait d'abondance, là-bas, à la Police Municipale. M. Latran ne répondait plus que par monosyllabes.

— Oui... Oui... Bon... Entendu... C'est cela...

Déjà, Vaudreuil s'était emparé de son chapeau.

Lorsque M. Latran eut achevé, l'agent secret annonça en hâte :

— Je cours à la Morgue... Entre temps, convoquez ici, tout de suite, ce M. de Mendoza... Vous voudrez bien attendre mon retour...

Le taxi fila à toute vitesse. Vaudreuil avait appris que le matelot assassiné portait une fausse barbe... Tout au moins, depuis le moment où il avait quitté le yacht, la veille au soir...

C'était M. de Mendoza qui, au hasard des questions posées, avait permis de vérifier ce détail. On l'avait mené immédiatement à la Morgue où il s'était exclamé, en confirmant ses dires précédents, que James Cartlight s'était toujours montré glabre jusqu'alors...

Lorsque Vaudreuil revint à la Sûreté après avoir, à son tour, examiné le cadavre, il était à peu près certain qu'il venait de contempler la dépouille d'Otto Marcus... On avait, sur les ordres de la police, débarrassé le visage de la barbe factice artistement apposée...

Quelques doutes subsistaient pourtant en lui. Cette coïncidence était tellement inouïe !... Comment l'espion avait-il trouvé une fin aussi tragique ? Qui pouvait avoir eu intérêt à le supprimer, en dehors de notre propre police !...

Cette dernière thèse était naturellement inadmissi-

ble. Et même, en accumulant les idées les plus folles, si Marcus avait été déjà découvert par nos limiers, la conduite à suivre eût été de l'arrêter pour l'interroger selon la filière classique.

— Une querelle... Mais avec qui ? Et pourquoi ? Il avait tout intérêt à passer inaperçu...

Lorsque Vaudreuil pénétra dans le bureau de M. Latran, il aperçut dans le fauteuil réservé aux visiteurs, face à la chaise occupée par lui-même précédemment, un personnage qu'il jugea être Joachim de Mendoza, le propriétaire et capitaine du *Seagull*.

Haut et large d'épaules, un visage bronzé par le grand air du large, deux yeux noirs, énergiques, expressifs, une bouche ferme au dessin régulier, des dents éclatantes, une mise élégante et sobre...

Excellente impression...

La poignée de main fut énergique après les présentations faites par M. Latran. La qualité réelle de Vaudreuil ne fut pas révélée. Il passait — selon ses désirs formels — pour un inspecteur principal de la Sûreté parisienne.

— J'ai bavardé avec M. de Mendoza, dit M. Latran, et je crois, Vaudreuil, que cela intéressera le sportif que vous êtes, d'apprendre que notre interlocuteur est le même intrépide qui traversa l'Atlantique, il y a deux ans, seul à bord d'un petit bateau à voiles...

— Bah, dit le Brésilien, en riant, ce n'est pas un exploit... Alain Gerbault, votre compatriote avait osé avant moi... Et tout le mérite d'une pareille affaire, c'est d'être le premier à l'exécuter !...

Le timbre de voix était agréable. Pas la moindre trace d'accent étranger. M. de Mendoza était un excellent polyglotte.

— Je suis, poursuivit-il, un homme qui s'ennuierait beaucoup s'il ne dépensait pas son activité de cette manière. J'adore la mer. Je suis matelot jusqu'au bout des ongles. Ma fortune me permet de la satisfaire et c'est ainsi que je combats la neurasthénie qui, autrement, me guetterait sans pitié. J'ai fait deux fois le tour du monde... A bord de mon brave et fidèle *Seagull*. C'est par hasard que je suis venu à Bordeaux... Je comptais gagner Le Havre d'une seule traite, mais...

il fallait bien se montrer humain avec les matelots... Depuis que nous avons quitté les côtes d'Afrique, de Monrovia, pour préciser, je leur avais promis une bonne détente...

Il montra ses dents blanches.

— Mais je bavarde, je bavarde... Je vous fais perdre votre temps, messieurs... Vous vouliez me parler de Cartlight ?

Son visage était redevenu sérieux. Vaudreuil tira une photographie de sa poche, celle-là même qui lui avait servi à comparer les traits du mort, sur la dalle froide.

— Vous reconnaissez votre matelot, monsieur de Mendoza ?

— Oh... Sans hésitation... s'exclama ce dernier. Il — de Mendoza parut frappé par une constatation subite — était recherché par la police française ?

— C'est-à-dire, biaisa Vaudreuil, qu'il nous avait été signalé par Scotland Yard... Oui, par Londres...

La photo était celle d'Otto Marcus... C'était André Belfond qui avait réussi à l'obtenir, lors de ses efforts pour traquer l'homme.

— Pouvez-vous me dire, reprit Vaudreuil, dans quelles circonstances vous avez engagé cet homme à bord?

— C'est très simple... L'un de mes matelots était tombé malade à Liverpool et j'avais demandé d'urgence à un bureau de placement de me fournir un homme... Celui-là s'est présenté... Ses papiers paraissaient en règle... Il semblait connaître le métier.

— C'était vraiment un bon marin ?

— Ni meilleur ni pire que les autres... assura le capitaine, avec un haussement d'épaules philosophique. Il n'avait pas un tâche bien compliquée, du reste. Du travail de subalterne...

— C'était à quelle époque, monsieur de Mendoza ?

— Il y a six mois... Juste avant mon départ pour une longue croisière en Afrique, comme je vous l'ai dit.

Vaudreuil calcula rapidement. Marcus était donc resté caché durant deux mois quelque part... En France ou en Angleterre... Puis il avait réussi à gagner Liverpool... C'était le meilleur moyen de se faire

oublier que de partir ainsi comme matelot à bord d'un yacht.

— Vous avez combien d'hommes à bord ?

— Une dizaine... Avec Cartlight cela faisait onze... Et moi, ajouta-t-il avec un sourire, je suis le douzième... Cela me fait penser qu'il faudra que je remplace le manquant...

— Vous repartez bientôt ?

— Oh, non... J'ai envie de passer quelque temps à Paris. Me retremper dans l'atmosphère terrienne... Jusque cet hiver par exemple. C'est le contraste de ma vie simple à bord et du luxe des grandes villes qui donne tout le sel à mon existence.

Vaudreuil demanda tout à coup :

— Vous avez la T.S.F. à bord, naturellement ?

— Qui ne l'a pas, monsieur Vaudreuil !... Un yacht qui se respecte a tout ce qu'il faut...

— Vous avez un radio-télégraphiste ?

— C'est moi-même... J'adore cette besogne... Mais elle est rare à bord du *Seagull*... Qui pourrait m'envoyer des messages ?

Vaudreuil suivait son idée.

— Et Marc... je veux dire Cartlight ne rôdait jamais autour des appareils ? Il n'y a jamais touché ?

M. de Mendoza ouvrit de grands yeux. La question lui semblait baroque. Vaudreuil se hâta de la légitimer.

— Il aurait pu s'inquiéter d'un avertissement, par exemple, mentionnant sa présence à bord... Il se savait recherché de la police...

Le Brésilien hocha la tête.

— Oui. C'est vrai... Mais je dois dire que jamais l'homme ne m'a donné l'impression d'être inquiet... Pour être franc jusqu'au bout, je n'attachais pas plus d'importance à Cartlight qu'à un autre... C'est pourquoi je ne peux arriver à comprendre...

— A comprendre quoi, monsieur de Mendoza ?

La question avait jailli si brusque qu'elle parut désarçonner le propriétaire du yacht. Il ravala sa salive, considéra Vaudreuil et se mit à rire lentement, comme s'il s'y forçait.

— Hé !... A comprendre sa quiétude alors qu'il était

sous la menace d'une arrestation... A sa place, au lieu de m'aventurer à terre, je serais tranquillement resté à bord...

— Il avait eu soin de s'affubler d'une barbe postiche...

— Où diable s'est-il adressé pour en trouver une ? Et à quel moment a-t-il pu se grimer ? Il était imberbe quand il a quitté le *Seagull*, tous mes hommes vous le diront...

La question posée par M. de Mendoza n'était pas la seule énigme de l'affaire !... La mort de l'espion en représentait une autre.

Et Vaudreuil se demandait également par quel moyen les chefs de Marcus avaient pu apprendre que celui-ci se trouvait à bord du *Seagull*, puisque de l'affirmation du capitaine, découlait le fait que YG-5 n'avait jamais touché aux appareils de T.S.F., à bord...

Lentement une pensée s'insinuait en lui.

L'assassinat du matelot, quelle qu'en fût la cause et l'origine, allait merveilleusement servir les projets de Vaudreuil.

Le soir, dans sa chambre, il en conféra longuement avec André Largaud dont le regard étincelait d'enthousiasme.

— Laisse-moi, conclut-il, quelques jours encore pour parfaire mon plan, et recueillir tout ce qu'il me faut afin d'assurer sa réussite... Et alors, nous verrons.

L'idée de Vaudreuil était de créer un faux Otto Marcus... Et c'était André Largaud, dont la corpulence était sans doute un peu plus robuste que celle du mort, mais qui possédait une apparence générale satisfaisante sur tous les autres points, que Michel songeait à lancer dans la grande aventure..

CHAPITRE II

DRAME NOCTURNE

Le taxi s'arrêta à l'endroit indiqué par le voyageur et Joachim de Mendoza en sortit, paya et alluma une cigarette.

Le yachtman avait dîné en ville. Il avait eu l'intention, à un moment donné, de prendre une chambre dans un hôtel, mais, réflexion faite, il préférait rentrer à bord.

La lune se levait. Une petite brise courait par instant, ridant les eaux du fleuve. Le beau navire de plaisance s'allongeait gracieusement à quai. On voyait briller en lettres d'or, à l'avant, le nom de *Seagull*. De Mendoza s'approcha.

Il savait que l'équipage était à Bordeaux. Permission de toute la nuit. Pas besoin de veilleur à bord. Tout était si tranquille.

Il traversa le quai, atteignit la large planche qui permettait de passer directement à bord, se trouva sur le pont.

A l'avant, on pouvait voir une construction, sorte de cabine supérieure qui était en réalité un salon de repos, luxueusement meublé. De là, un escalier tournant recouvert d'un épais tapis menait vers l'intérieur. Le yachtman descendit directement.

A tâtons, il se dirigea vers l'endroit où un commutateur donnait de la lumière. Il s'arrêta court et tendit l'oreille. Il lui avait semblé entendre un frôlement. Sa main se crispa, d'instinct, sur la poche arrière et en ramena un browning.

Il attendit sans bouger. Cinq minutes qui parurent interminables, s'écoulèrent, et de Mendoza, avec un soupir bref de soulagement, remit son revolver en place. Fausse alerte, sans doute.

Il donna de la lumière et s'avança directement vers un placard ingénieusement creusé sous un recoin de l'escalier en spirale. Il pressa un bouton qui en fit jaillir la porte, grande ouverte. Des bouteilles de gin, de whisky, de brandy... Des verres... Des carafons de cristal.

L'homme se versa une large rasade et l'avala d'un trait.

— A ma santé ! lança une voix.

De Mendoza pivota sur lui-même avec une rapidité de félin. Sa main serra si fort le verre qu'elle tenait que l'on entendit celui-ci se briser. Les morceaux tombèrent sur le tapis du sol.

Un homme vêtu d'une vieille vareuse, d'un pantalon et d'un chandail dont émergeait un cou musculeux était debout, immobile au haut des marches, et braquait un revolver dont le canon luisait.

— Bonsoir, Joachim de Mendoza... Je pense que vous me reconnaissez ?

La voix était éraillée, traînarde. L'individu s'exprimait en anglais, avec l'accent des faubourgs de Liverpool.

— Non, répondit le yachtman, je ne sais qui vous êtes, ni ce que vous me voulez... Il n'y a rien à cambrioler ici.

De Mendoza fit un geste comme pour atteindre son portefeuille.

— Pas de ça, gronda l'autre, devenant d'une familiarité aussi subite qu'humiliante. Laisse tes mains tranquilles !... J'ai à te causer !

Il descendit les marches, sans quitter le yachtman des yeux. Un rire menaçant. Il arriva devant de Mendoza.

— Rafraîchis ta mémoire... Je suis Gordon... George Gordon...

Un sourire méprisant passa sur les traits du Brésilien.

— Ah ? Peut-être... Et alors ?

— Alors ? rugit sourdement Gordon. J'ai pas mal de choses à te dire, Joachim de Mendoza !...

Il continua d'avancer. Le capitaine du *Seagull* le regarda venir avec un extraordinaire sang-froid. Une expression indéfinissable se jouait sur les lèvres de Joachim de Mendoza. Il semblait, maintenant, adresser un signe rapide à quelqu'un qui se serait trouvé derrière Gordon. Ce dernier eut l'impression qu'il allait être attaqué à revers et fit un faux mouvement.

C'était ce qu'attendait de Mendoza. Il exécuta avec une rapidité d'éclair la manœuvre qu'il s'était proposée.

Sa main droite emprisonna le poignet de l'homme comme un étau. Et son bras gauche se détendit, formidable. Le poing atteignit Gordon à la pointe du menton. L'ennemi s'écroula.

Le capitaine lui arracha son arme et l'envoya dans

l'eau par un hublot ouvert. Puis, tirant son propre revolver, il prit son temps et froidement, sans une hésitation, il brûla la cervelle de Gordon.

De Mendoza avait agi, non pas sous l'impulsion du moment, mais d'une manière qui révélait une volonté arrêtée.

Le cadavre gisait à terre, son sang maculait le tapis. Peu importait au capitaine, qui venait de se verser un autre verre de whisky.

Son regard était dur, implacable.

Il se baissa et, sans la moindre répulsion, fouilla les vêtements. Rien de particulier dans les poches, en dehors des papiers d'identité.

Un long soupir, comme si une inquiétude aiguë s'était dissipée. Puis, un instant de réflexion. Avertir la police...

Oui, mais comment ? A cette heure, aucun moyen de communication rapide avec Bordeaux. Ah, si, tout de même... La T.S.F... Il courut dans la chambre de radio. Certes, lancer un message était chose grave. Mais les circonstances le permettaient exceptionnellement...

⁂

Vaudreuil fut éveillé de bonne heure par un appel téléphonique de M. Latran. Il se vêtit en un clin d'œil et accourut.

Joachim de Mendoza était dans le bureau du chef de la Sûreté.

En quelques mots, Vaudreuil apprit la chose étrange de la nuit précédente. Le yachtman révéla que George Gordon était un matelot, jadis à son service, mais qui avait été renvoyé pour malhonnêteté.

— C'est celui-là même, précisa de Mendoza, que j'avais remplacé par Cartlight...

Vaudreuil eut un mouvement de surprise.

— Vous aviez dit que Cartlight avait été pris en raison de la maladie d'un membre de l'équipage !

— Oui... Et je m'excuse de cette inexactitude... Elle est sans importance, n'est-ce pas ? Je ne pouvais imaginer que Gordon reparaîtrait dans de telles condi-

tions, et... mon Dieu... la raison pour laquelle il avait quitté mon service n'influe en rien sur le reste.

De Mendoza avait déclaré qu'il avait surpris Gordon au moment où ce dernier s'apprêtait, sans aucun doute, à fracturer le coffre-fort contenant une somme rondelette.

— C'était déjà en raison d'une tentative de ce genre que je l'avais renvoyé... Ne l'ayant pas découvert en flagrant délit je n'avais aucune preuve positive, et c'est pourquoi je n'avais pas porté plainte... Mais cette fois, c'était indiscutable...

Il conta la lutte qui s'était déroulée, narra comment il avait réussi à s'emparer du revolver du bandit.

— Mais, ajouta-t-il, il possédait encore un poignard et c'est au moment où il allait me frapper par surprise, que j'ai tiré, à bout portant... La société est débarrassée d'un gredin.

Il hocha la tête et conclut :

— J'ai été imprudent en ne laissant aucun veilleur à bord, mais cela ne m'arrivera plus.

George Gordon — les recherches immédiates de la police le prouvèrent — était à Bordeaux depuis dix jours, comme membre de l'équipage d'un cargo. On pouvait, assura M. Latran, reconstituer facilement ce qui s'était passé...

Il avait reconnu le *Seagull*, et décidé une nouvelle tentative contre le yacht. Après s'être assuré que nul matelot ne restait à bord, il s'était glissé dans le bâtiment dont il connaissait les détours. Il n'avait pas prévu, évidemment, que le propriétaire reviendrait coucher à bord. En effet, de Mendoza, lorsqu'il faisait escale après un long voyage, préférait habiter en hôtel.

M. de Mendoza paraissait songeur.

— Je me demande, fit-il à la longue, si la visite que m'avait faite Gordon n'avait pas de rapports avec la mort de Cartlight...

Vaudreuil tourna la tête vers lui, fortement intéressé.

— Pourquoi, monsieur de Mendoza ?

— Je ne saurais pas le spécifier au juste... Mais il y a des choses qui sont de nature à intriguer un chercheur... Un de mes matelots m'a dit, ce matin, que Cartlight avait confié, en quittant le *Seagull* — il

n'avait pas encore sa barbe blonde, à ce moment-là — qu'il avait rendez-vous avez un camarade... Il avait même demandé à ce matelot, au cas où quelqu'un viendrait le relancer, lui, Carlight, de bien vouloir répondre qu'il était déjà parti...

M. de Mendoza alluma un cigare, après avoir tendu son étui à Vaudreuil et M. Latran.

— Malheureusement, Cartlight n'avait donné aucun détail quant à l'apparence physique de son ami, de sorte que tout cela n'est qu'hypothèses... Qu'en pensez-vous, monsieur Vaudreuil ?

— Il y a un certain fond de vraisemblance dans ce que vous hasardez... Gordon et Cartlight étaient originaires de Liverpool ?

— Oui, s'exclama M. de Mendoza. Je n'y avais pas pensé... Dites, continua-t-il d'un air animé, qui sait si, après tout, ils n'étaient pas de connivence pour me dévaliser ? Et... peut-être, une dispute ? Entre les deux ?... Gordon l'aura frappé mortellement...

Vaudreuil esquissa une petite moue. Le Brésilien la remarqua.

— C'est que je ne suis pas policier, se hâta-t-il de dire comme pour s'excuser de ce qu'il pouvait y avoir de hasardeux dans ses suppositions. Tout cela est tellement obscur !...

Vers la fin de la matinée, Vaudreuil eut une longue conversation téléphonique avec le capitaine Lhomet, de Paris.

Il mit son chef au courant des événements concernant la brusque fin d'Otto Marcus et lui demanda de communiquer la nouvelle à André Belfond, en expliquant, par la même occasion, à ce dernier, le projet formé par Vaudreuil et dans lequel André Largaud devait jouer un rôle capital.

— Je n'ai pas l'intention, précisa Michel, de lancer mon brave petit gars dans une aventure par trop périlleuse. J'entends, au contraire, ne l'utiliser qu'à la dernière minute et uniquement comme appât... Ce que je veux parvenir à mettre sur pied, c'est créer un personnage fictif dont on pourrait, au moment décisif, prouver l'existence en le faisant apparaître durant peu de temps... Juste ce qu'il faudrait, par exemple, pour

obtenir un rendez-vous avec TZ-333, une fois les communications établies avec celui-ci...

— Je ne vois pas bien le rôle de Largaud... opposa le capitaine.

— Celui d'un simple mannequin... Ce sera amplement suffisant... Un mannequin de chair et d'os, qui ne parlerait pas, mais qui bougerait... Le temps de cerner TZ-333 dans la pièce où l'attendrait Largaud maquillé... Nous serions embusqués aux alentours immédiats, et avant qu'il y eût le moindre grabuge, je surgirais pour le trémolo final...

Vaudreuil ajouta encore :

— Comme c'est Belfond qui a surpris le code utilisé par TZ-333 et ses chefs, il faudrait lui demander d'étudier de très près les communications qui vont sans aucun doute avoir lieu par sans-fil clandestin, ces jours-ci, afin de découvrir quelles sont les instructions concernant Otto Marcus... J'agirai selon ce que nous aurons appris... Mais pas avant, mon capitaine, rassurez-vous...

L'agent secret quitta la cabine spéciale mise à sa disposition par M. Latran et revint dans le bureau du chef de la Sûreté bordelaise. Il trouva le fonctionnaire profondément absorbé.

A peine Vaudreuil eut-il fait son entrée, que M. Latran l'apostropha :

— Vaudreuil... Je cherche à comprendre... Il y a un fait d'apparence insignifiante, mais qui vous intriguera, j'en suis sûr, comme le cas s'est produit pour moi quand je l'ai appris.

Vaudreuil s'assit et alluma une cigarette.

— Voyons cela... murmura-t-il.

— C'est à propos du matelot Cartlight...

— Toujours lui !...

— Oui. Vous savez que j'avais fait le nécessaire auprès du consulat anglais, puisque la victime avait des papiers britanniques en règle... Nous supposions qu'ils étaient fabriqués de toutes pièces. D'après ce que je viens d'apprendre, il n'en serait rien...

— Quoi ?... Ce seraient des papiers volés au véritable Cartlight ?

— C'est plus bizarre encore...

M. Latran appuya sur les mots pour articuler :

— Le matelot James Cartlight existait bel et bien...

— Impossible, puisque nous avons acquis la preuve que c'était Otto Marcus, l'espion allemand !...

— Il existait, vous dis-je, reprit M. Latran. Le consulat m'a fait savoir que l'homme était régulièrement inscrit depuis plusieurs années au Syndicat des marins de Liverpool... J'ai découvert cette chose stupéfiante au cours d'une conversation casuelle... Bien entendu, je n'ai rien dit ni rien fait qui ait laissé deviner ma stupéfaction...

Vaudreuil eut un sourire.

— C'est donc bien ce que je disais. On lui aura volé ses papiers...

— Mais non, explosa M. Latran. On m'a confirmé que c'était bien l'homme d'équipage du *Seagull* assassiné récemment. Le signalement correspond à ce qu'on sait de lui...

Vaudreuil parut désarçonné. Puis son regard brilla.

— Un sosie ?... Carlight était le sosie de Marcus ?

— Je ne saurais vous répondre... Je m'y perds totalement. Tout cela danse une sarabande dans ma tête... Car même si ce n'était pas Marcus, je ne vois pas pourquoi on l'aurait tué !

— Le verriez-vous davantage si c'était l'espion allemand ? demanda Michel, en tirant une longue bouffée.

Il poursuivit du même air placide :

— Nous devons nous résoudre, monsieur Latran, à ne pas comprendre jusqu'à ce qu'une lueur ait lui dans les ténèbres.

CHAPITRE III

ENQUÊTE A BURLEND

C'était un petit village à quelques kilomètres de Liverpool. L'autocar faisant le service entre le grand port anglais et Burlend stoppa sur la place principale.

Deux ou trois voyageurs en descendirent. Parmi ceux-ci, un homme aux cheveux grisonnants, à la corpulence massive, avec un début d'obésité. Lunettes

d'or, apparence générale bourgeoise.

Il avisa un garçonnet qui avait assisté à l'arrivée de la grosse voiture rouge et lui demanda un renseignement.

— Oui, M'sieu, je connais... répondit le petit, en allongeant le bras. C'est là-bas, la deuxième rue à gauche, après la place. Vous verrez, il y a des pots de géraniums sur le bord de la fenêtre.

L'homme suivit ces indications et se trouva devant une maisonnette sans étage à l'aspect modeste, mais très propre. Il souleva le heurtoir de fonte sur la porte et le laissa retomber.

Un instant plus tard, une vieille femme vêtue de noir, au visage triste, ouvrit et s'encadra sur le seuil, l'air interrogatif.

Il souleva son chapeau et d'une voix grave demanda :

— Mistress Cartlight ?... Oui ? Je serais fort désireux de vous entretenir quelques instants.

Elle regarda ce visage inconnu. Déjà le visiteur avait pénétré dans la pièce qui servait de salon de réception, et qui existe dans tous les milieux anglais, même les plus pauvres. Le « parloir », comme on dit là-bas...

Elle le suivit sans mot dire et resta debout devant lui. L'expression du visage de la femme était devenue douloureuse.

— C'est à propos de James, votre fils... avait dit l'inconnu.

C'était Michel Vaudreuil qui se trouvait là...

Il avait pris une décision impulsive, à Bordeaux. Tout de suite après sa conversation dernière avec M. Latran, il avait annoncé qu'il partait pour Paris, mais n'avait fait que passer dans la capitale, où il avait prévenu le capitaine Lhomet qu'il s'absentait, mais sans spécifier ses intentions.

Le seul qui sût véritablement où était Vaudreuil, André Largaud, avait également quitté ostensiblement Bordeaux, mais il y était revenu subrepticement, en prenant soin de s'installer dans un petit hôtel modeste près des docks. Il avait reçu des instructions précises.

Mrs Cartlight s'était assise en face de Vaudreuil qui avait donné son nom comme étant Pierre Dupont, de

Paris et, les mains jointes, doigts entrelacés reposant dans son giron, elle attendait, vaguement inquiète.

— Vous me pardonnerez, Madame, commença Vaudreuil, dans un anglais impeccable, de remuer un douloureux et récent souvenir...

— Hélas... soupira-t-elle d'une voix étouffée.

C'était la mère de l'assassiné de Bordeaux. Sa robe noire révélait qu'elle avait été mise au courant de la tragédie. Déjà, jadis, la mer lui avait pris son mari. Maintenant, le destin la privait de son fils unique, James.

Vaudreuil, ainsi qu'il l'avait dit à M. Latran, s'était résolu à *ne pas comprendre* jusqu'à nouvel ordre. Il agissait comme s'il n'avait jamais été question d'Otto Marcus.

La photo qu'il avait montrée à la veuve avait suscité un cri de douleur poignante :

— Oui... C'est bien mon James... C'est la même photo qu'il m'avait envoyée du Havre, l'année dernière...

— Il était en France, il y a un an ?

Mrs Cartlight était allée chercher un vieil album et l'avait ouvert. On y voyait, à l'une des pages, le portrait, collé sur du carton de photographie, dont Vaudreuil tenait une épreuve entre les mains.

La vieille femme murmura lentement :

— Quel est le but de votre visite, Monsieur ?

— Eclaircir les circonstances de la mort de votre fils... Je fais une enquête... Il y a un côté mystérieux qu'il s'agit de découvrir. Je vous demanderai de garder le motif de notre conversation strictement secret si vous désirez que justice soit faite...

— Ah ! je donnerais beaucoup pour venger mon James...

— Vous direz à vos voisins, s'ils se montraient trop curieux, que je suis envoyé par — mettons — par le Bureau des Matelots Civils de Liverpool, pour certains renseignements administratifs.

Vaudreuil sourit avec sympathie et reprit :

— Maintenant, mistress Cartlight, parlez-moi du séjour de James au Havre, l'année dernière... C'était à quelle époque ?

— A peu près celle-ci, Monsieur... Je ne sais pas ce qu'il y était allé faire. Mon fils était assez renfermé. Oh ! un bon fils... Il ne me laissait manquer de rien. Mais bien souvent, je me demandais ce qu'il pouvait bien faire...

— Il était matelot à bord de quelque navire, à ce moment-là ?

— Non. Je ne sais pas pourquoi il était allé au Havre... répéta-t-elle, tristement.

Il sentit qu'elle disait la vérité et n'insista pas.

— C'est à son retour qu'il fut engagé à bord d'un yacht de plaisance, le *Seagull ?*

— Non. Pas tout de suite... Il est resté plusieurs mois à travailler de-ci, de-là, à terre... Chômage sur les navires. Et puis, un beau soir, il est arrivé content à l'heure du dîner. Il allait s'embarquer sous peu sur le *Seagull...*

— Dites-moi... Vous connaissiez un nommé Gordon ?

— Gordon ? George Gordon ?

— Oui, dit vivement Vaudreuil, qui fit une description sommaire de l'homme que M. de Mendoza avait supprimé.

— C'était un ami de James... spécifia Mrs Cartlight.

Vaudreuil réprima le mouvement de satisfaction qu'il avait éprouvé. Etait-ce le commencement de la lumière?

— Savez-vous, demanda-t-il encore, pour quelles raisons Gordon avait été renvoyé du *Seagull* ?

Elle leva vers lui des yeux emplis de surprise interrogative.

— J'ignorais qu'on avait remercié Gordon... dit-elle.

Vaudreuil conversa encore un peu avec la veuve, et reprit l'autocar pour Liverpool.

En somme, il n'avait pas appris énormément de choses, si ce n'était — et celle-ci avait une extrême importance — que le matelot James Cartlight devait posséder une ressemblance extraordinaire, inouïe avec Otto Marcus...

— M. de Mendoza a reconnu son matelot et Mrs Cartlight, chose encore plus stupéfiante, m'a montré la même photo dans son album de photographies !... Etait-ce Cartlight ? Etait-ce Marcus ? Qui avait été frappé mortellement à Bordeaux ?

Ou bien l'un et l'autre ne formaient-ils qu'un seul personnage ? Cette théorie aurait permis d'expliquer la parenté indiscutable du disparu avec la vieille femme qu'il venait de visiter... Mais, par contre, elle ne cadrait pas du tout avec les allées et venues de Marcus, en France... Et Vaudreuil, dans l'autocar, continuait de réfléchir.

— Il était au Havre il y a un an... A l'époque où Belfond traquait Marcus... Puis il est rentré en Angleterre... Durant quatre mois, puisque c'est il y a huit mois qu'il a été engagé par de Mendoza...

Or, d'après André Belfond, Otto Marcus se trouvait encore à Paris à une date qui correspondait nettement au séjour de Cartlight à Liverpool.

— Pourtant, grommela-t-il, on ne peut pas admettre sans protester qu'il puisse exister deux visages similaires au point de comporter la même cicatrice sur la joue droite !...

Vaudreuil se hâta de rentrer en France, par Londres, Douvres et Calais. Avant de regagner Paris, puis Bordeaux où il comptait retrouver André Largaud à son poste, il fit un crochet vers Le Havre.

Non pas qu'il espérât trouver quelque indication sur Cartlight durant les quelques heures qu'il allait passer là, mais une autre pensée lui était venue, sans transition, et il tenait à vérifier l'hypothèse.

— Mais oui, lui dit-on au Bureau maritime où il s'adressa, le yacht brésilien *Seagull* a stationné durant quatre mois ici...

Et les dates correspondaient à celles que Vaudreuil avait hasardées. Arrivé l'année précédente, de Liverpool, à l'époque donnée, il était reparti pour ce même port, une fois son séjour achevé...

Vaudreuil était étrangement fébrile en roulant vers Paris. Il se demandait si Cartlight n'était pas venu au Havre expressément pour le *Seagull*... Et s'il n'avait pas fait des pieds et des poings dans le but de se faire admettre à bord comme membre de l'équipage...

C'était une affaire à tirer au clair avec M. de Mendoza. Ce dernier se souviendrait certainement, et...

— Pourtant, réfléchissait Vaudreuil, c'est étrange

qu'il ne l'ait pas dit tout de suite... Cela tendrait à prouver que je me trompe...

Plus il y réfléchissait, malgré tout, plus Vaudreuil avait tendance à adopter cette idée. Le fait que Cartlight était resté quatre mois sans s'embarquer et que dès l'entrée du *Seagull* à Liverpool, il avait pu réussir à se faire embaucher, le frappait fortement.

— Seulement, soupira-t-il, cela ne me dit pas s'il était Marcus ! Et s'il n'était vraiment pas Marcus, le diable seul pourrait comprendre le sens de toutes ces mystérieuses démarches !...

A Paris, Vaudreuil rencontra Belfond, dans le bureau du capitaine Lhomet. Ce fut une entrevue très cordiale. Michel avait repris son apparence normale depuis qu'il avait quitté l'Angleterre, afin d'effacer derrière lui toute trace de ce voyage.

Néanmoins, il ne manqua pas de mettre son collègue au courant, en même temps que le capitaine.

Belfond, un homme d'une cinquantaine d'années, au masque énergique, eut un sourire empreint de scepticisme. Non pas qu'il doutât de la valeur de son jeune confrère, mais les nouvelles qu'il était lui-même en mesure de donner, détruisaient une bonne partie des suppositions de Vaudreuil.

— Dommage, dit-il, que vous n'ayez pas pris soin de m'avertir, car vous vous seriez épargné des peines inutiles.

— Comment cela ?

— Ce matin même, les services spéciaux de T.S.F. du Deuxième Bureau, conjointement avec ceux de la Sûreté Nationale, ont capté un message de TZ-333... Dès que l'on a reconnu la nature de l'émission, on s'est empressé de me remettre la dépêche cryptographique. J'ai là dans ma poche le résultat de mon déchiffrage.

Il tira de son portefeuille un document plié et le lut. Le capitaine Lhomet et Vaudreuil écoutèrent en silence.

Le message était expédié à Berlin et annonçait la mort d'Otto Marcus, mort que l'on attribuait au service français de contre-espionnage. Belfond ajouta :

— Il est évident que TZ-333 ignore lui-même les raisons de la suppression de Marcus-YG-5... Mais le

fait est là. Non seulement, il a déjà appris le sort de son collaborateur, mais il en a fait part à ses chefs hiérarchiques...

— Pour moi, dit le capitaine en s'adressant à Vaudreuil, la question est donc réglée par ce sans-fil... Cartlight et Marcus étaient un seul et même individu...

Michel haussa les épaules avec un découragement apparent.

— On dirait, marmonna-t-il, qu'il n'y a vraiment pas d'autre solution... Et pourtant !...

Il n'ajouta rien. Il songeait à la mère de James Carlight, dont la sincérité poignante l'avait frappé. Fallait-il en conclure que cette femme avait réussi à le duper ? Qu'elle en savait infiniment plus long qu'elle ne le prétendait ?

Il y avait là un antagonisme entre la raison et la logique dont la signification lui échappait et qui, il le sentait avec force, constituait le pivot autour duquel évoluait le mystère.

Il revint au moment présent. Le capitaine et Belfond discutaient avec animation.

— Ce qui est invraisemblable, disait le chef, c'est que malgré votre vigilance, malgré tous les efforts des services détecteurs, on ne parvienne pas à repérer l'endroit d'où partent les émissions clandestines de TZ-333...

— Permettez-moi, mon capitaine, répliquait Belfond, de vous rappeler ce que je vous ai déjà dit, à savoir que TZ-333 n'envoie jamais ses messages deux fois de suite du même point... Quand on le croit au Nord, il est au Sud, quand on le croit au Sud, il est à l'Ouest... Je persiste à croire qu'il possède un appareil extrêmement perfectionné et portatif, avec lequel il se déplace rapidement... Il doit aussi posséder de nombreux complices en France et cela lui permet une sécurité d'autant plus redoutable pour nous que je n'arrive pas à avoir une idée de leurs personnalités...

— Qu'est-ce que ce Joachim de Mendoza ? demanda le capitaine.

Belfond hocha la tête.

— Je ne le connais pas du tout... C'est à Vaudreuil qu'il faut demander des détails...

— Un homme qui donne l'impression d'être extrêmement riche, qui a des manières d'homme du monde, qui possède une intelligence vive et un bien beau yacht... dit Michel.

Belfond sembla envahi par une pensée brusque. Il se tourna vers Vaudreuil, le regard empreint d'ardeur.

— Et si on le mettait au courant ?... Je veux dire que vous pourriez, Vaudreuil, lui glisser quelques mots sur ce que nous pensons de Cartlight-Marcus... Peut-être pourrait-il se souvenir de quelque chose d'intéressant pour nous, qui se serait déroulé durant la croisière ?... D'après ce que vous dites de lui, il mérite confiance.

— Il m'a déjà affirmé, répliqua Michel, que Cartlight n'avait jamais approché les appareils de T.S.F. de bord.

— Il faut pourtant bien qu'il ait averti TZ-333 de sa présence sur le *Seagull*, pour que ce dernier ait prévenu ses chefs en Allemagne ? Et il est indiscutable que Marcus, d'autre part, a dû se tenir en contact avec lesdits chefs pour que ceux-ci aient avisé TZ-333 qu'il allait rentrer en France, à bord du navire commandé par Mendoza !...

« Je crois, Vaudreuil, ajouta-t-il en s'échauffant, que ce Joachim de Mendoza, réflexion faite, serait suspect... Facile de mentir quand on ne peut être démenti...

Le capitaine eut un rire amusé.

— Il faudrait être fixé sur votre pensée, Belfond, remarqua-t-il. Vous avez, dans le même instant, déclaré qu'on pouvait se confier à Mendoza et qu'il fallait le surveiller !...

— C'est que je me débats entre diverses impressions, mon capitaine. J'aimerais fort connaître l'avis de Vaudreuil...

— Je ne sais pas... dit ce dernier avec un long soupir. Le mieux serait sans doute d'agir selon la tournure des événements, sans marcher selon un plan trop rigide établi à l'avance.

Belfond approuva d'un mouvement de tête.

— C'est le plus sage, dit-il. Pour nous résumer, vous repartez pour Bordeaux, Vaudreuil ?... Moi, de mon côté, je continue à rechercher TZ-333... N'oubliez pas de me faire parvenir le moindre détail nouveau, s'il

y en avait, sur le mystère de l'assassinat de Marcus... Vaudreuil prit le rapide, en fin d'après-midi...

CHAPITRE IV

ASSAUT DE RUSE

M. de Mendoza, après une journée passée à Bordeaux, avait regagné son yacht, à Lormont. Il était huit heures du soir. Le temps s'était montré chaud, voire orageux.

Le premier soin du yachtman fut de changer de vêtements et d'arborer un costume plus sommaire. Nu-pieds dans des petites chaussures faites de lanières de cuir, le torse moulé dans un chandail léger à quart de manches, il déambula sur le pont du navire, aspirant une brise rafraîchissante venue de l'embouchure de la Gironde.

Il consulta sa montre, eut un clappement de langue et s'élança d'un pas rapide vers la cabine de T.S.F... Huit heures vingt-trois...

Il coiffa le casque de réception, ouvrit le courant, manipula quelques petits leviers et écouta.

Des bribes de musique provenant de Bordeaux-Lafayette... Il coupa l'émission, varia la réception de l'appareil... Ondes courtes à présent. Télégraphe Morse provenant de diverses stations... Puis ce furent des bateaux en mer qui signalèrent leur position...

Ce n'était toujours pas cela qu'il cherchait.

Un sourire de satisfaction... Un signal bien connu venait de frapper ses oreilles. Rapidement, il envoya, coup sur coup, trois signaux brefs de réponse, puis attendit.

Dix minutes plus tard il quittait la cabine. L'appareil avait été fermé. Joachim de Mendoza reprit sa promenade sur le pont. Il s'accouda à la rambarde à l'arrière, et laissa errer son regard sur la surface du fleuve qui s'assombrissait lentement.

Il revint à la cabine de pont et y pénétra. Il s'assit et appuya sur un bouton électrique d'appel. Un homme en uniforme apparut. C'était le second du navire.

— Sancho, articula le capitaine, nous aurons de la besogne demain... Est-ce que tout a été prévu comme je l'avais commandé ? Il faut que cela fonctionne très exactement, je t'ai expliqué pourquoi.

— Oui, commandant... Tout est paré... Tout marchera sans le moindre accroc.

— Tu as recruté les hommes ?

— Oui, commandant... Personne ne se doute du sens exact de ce qu'il y aura à faire, mais on aura bouche cousue...

Le second du *Seagull* ajouta, avec un rire épais :

— J'ai trouvé ce qu'il y avait de plus crapuleux et de plus décidé à la fois... La distribution de billets de banque a fait merveille.

— Il y aura le taxi ? C'est très important...

— Il y aura le taxi, commandant. Vous pouvez dormir tranquille.

— Bien, Sancho... Je me repose sur toi.

⁂

Dès son arrivée au *Mirador*, à Bordeaux, Michel Vaudreuil avait communiqué avec André Largaud pour le prévenir de son retour. Le jeune adolescent n'était pas au petit hôtel où il avait élu domicile, quand le message téléphoné avait été déposé.

Largaud rentra à neuf heures du soir et trouva un mot, d'apparence inoffensive, lui disant que « son oncle était là et serait heureux de le voir ». C'était suffisant.

— Alors ? demanda Vaudreuil en voyant apparaître André dans sa chambre. As-tu fait de bonne besogne ?

Largaud fit une grimace expressive.

— Je n'ai pas découvert grand'chose, patron... Mendoza semble avoir élu domicile à bord de son yacht... Il fait des courses dans la journée et rentre ponctuellement, tous les soirs, à huit heures.

— C'est tout ?

— C'est tout, jusqu'à présent, patron. C'est maigre, hein ? Est-ce que vous croyez vraiment qu'il a quelque chose à se reprocher ?

— C'est à nous à le découvrir, petit...

— Pas facile, patron. S'il est innocent, nous perdons notre temps. S'il est vraiment suspect, il est rudement malin, parce que nous n'avons rien à nous mettre sous la dent.

— Je ne pense pas que tu commettes l'imprudence de le suivre chaque jour ? fit Vaudreuil.

— Oh, non, patron... Les deux premiers soirs, je l'ai fait, naturellement. Mais, par la suite, le troisième et le quatrième — puisque demain ce sera le cinquième jour — j'ai trouvé autre chose.

— Voyons ce chef-d'œuvre d'ingéniosité...

— Voilà... J'ai remarqué qu'il prend toujours un taxi pour rentrer à Lormont. Pas le même à chaque fois, naturellement. Mais je m'arrange pour me trouver là-bas à huit heures et dès que Mendoza quitte sa voiture, j'utilise celle-ci pour mon retour personnel.

— Et tu questionnes le chauffeur ? Sous quel prétexte ?

— Hé, patron, sous celui que vous m'avez enseigné : je fais partie d'une agence de renseignements qui est chargée de découvrir si Mendoza trompe sa femme ou non...

Il rit et cligna de l'œil.

— Ça amuse toujours les chauffeurs de taxi, cette histoire-là. Et l'homme me raconte l'emploi de la journée. Parce que, j'avais omis de vous le dire, Mendoza le prend à Lormont même, et le garde jusqu'au retour. On ne peut mieux faire pour me faciliter la besogne !... Je repère le taxi, je le retrouve à la station de Lormont, je le hèle et le tour est joué... Comme cela je suis bien sûr que Mendoza ne peut se douter de rien... Et comme le taxi change chaque jour, ainsi que je vous l'ai dit, aucune crainte que le chauffeur ne bavarde, puisqu'il ne retrouve pas le client...

Michel sourit à son tour. Ce n'était pas trop mal imaginé.

— Mais, ajouta-t-il après ce compliment, ton système n'a qu'un défaut. Celui de ne pouvoir durer longtemps. Car il suffirait d'un chauffeur peu complaisant pour le jeter par terre.

Il sauta d'un sujet à l'autre.

— Tu dis que Mendoza rentre vers huit heures, chaque soir ?

— Pas *vers* huit heures, patron, mais *à* huit heures...

Largaud insista sur la précision car le fait l'avait lui-même intrigué. Il ajouta :

— On dirait qu'il a un rendez-vous ou quelque chose de ce genre, à bord... Il a l'air pressé, pressé...

— Bizarre... commenta brièvement Vaudreuil.

Il jeta le restant de la cigarette qu'il avait allumée, et se leva pour reconduire André :

— Viens me prendre demain, vers six heures.. dit-il. D'ici là, j'aurai mis un plan au point...

Michel passa une bonne partie de la soirée et de la nuit à tourner et retourner le problème.

C'était par pur réflexe de policier qu'il avait laissé Largaud à Bordeaux pour surveiller de Mendoza. Il n'avait rien de particulier à reprocher au yachtman. Ni naguère, ni actuellement.

Il pensait avec insistance à ce que lui avait dit son collègue, Belfond, et se demandait en quoi l'on pouvait rendre le capitaine du *Seagull* responsable d'avoir enrôlé un matelot dont les papiers étaient si bien en règle, que personne à Liverpool, parmi les membres du Syndicat, ne pouvait soupçonner que Cartlight pût être un Allemand du nom de Marcus (Otto).

Le rapport fourni par Largaud tendait à confirmer l'apparence irréprochable de Mendoza.

— Il n'y a que ces retours ponctuels à huit heures, se dit enfin Vaudreuil, mais cela ne constitue pas une accusation, que je sache. Et je ne vois rien d'autre de particulier à relever dans sa conduite.

Mais l'instinct de Vaudreuil était là.

Cet instinct qui lui avait fait découvrir tant de choses, déjà, au cours de sa carrière. Cet instinct qui le plaçait au-dessus de tous ses collègues et qui faisait dire au capitaine Lhomet que malgré sa véritable situation sociale de « fils à papa » et d'ingénieur Michel Vaudreuil était le prototype même de l'agent secret...

Il se coucha, enfin, toujours aussi songeur...

⁂

Le lendemain, en fin d'après-midi.

Huit heures du soir. Un taxi stoppa sur le quai, à peu de distance de l'endroit où était amarré le *Seagull*. Joachim de Mendoza en sortit, parla brièvement au chauffeur qui parut acquiescer, et dont la voiture vira, puis disparut.

A peine dans sa cabine, de Mendoza vit apparaître Sancho.

— Commandant... Ce n'est pas le même type qui a surveillé le yacht jusqu'à votre arrivée...

Le capitaine montra un visage perplexe.

— Tu en es sûr ?...

— Oui, commandant... D'habitude, c'était un jeune homme, un gamin presque... Ce soir, j'ai vu un homme fait.. Plus âgé, plus grand...

De Mendoza retint un juron.

— Tu peux me le décrire ?

Il resta interdit. Le signalement correspondait à celui de Michel Vaudreuil, qu'il connaissait pour l'avoir vu suffisamment chez M. Latran, chef de la Sûreté.

Sancho attendit, immobile. Il demanda à la longue :

— Est-ce que les ordres sont à modifier, commandant ?

Joachim de Mendoza hocha négativement la tête. Son expression était devenue redoutable...

— Non, dit-il entre ses dents, au contraire !... Je ne croyais pas avoir cette chance.. Je comptais sur du fretin, et c'est une pièce de choix qui s'offre...

Là-bas, sur le quai, adroitement dissimulé dans l'encoignure que Largaud lui avait désignée, Michel Vaudreuil regardait le yacht. Certes, il ne pouvait se douter que le brave garçon qui avait si consciencieusement rempli sa besogne, avant lui, était nettement repéré depuis deux jours, et que fatalement, lui-même, Vaudreuil, le serait à son tour, en ce même endroit.

Il paraissait attendre quelque chose.

Ce ne fut qu'à huit heures et demie passées qu'il se décida à quitter son poste de surveillance. Le crépuscule était déjà bien avancé et c'était le moment gris, entre chien et loup, de la journée.

Il s'achemina vers l'endroit où se rangeaient les taxis et s'installa à une terrasse de café.

Largaud ne tarderait pas à le rejoindre.

De fait, le jeune homme arriva, l'air très animé. Il s'assit, commanda une consommation, et se pencha vers son chef :

— Patron... Nous avons de la chance... Juste pour votre retour... Du nouveau... Ecoutez ça...

Il avait agi comme d'habitude et à peine le taxi qui avait amené de Mendoza se trouvait-il en ligne, dans la file, que Largaud s'était empressé d'aborder le chauffeur.

— Mais, expliqua-t-il à Vaudreuil, il m'a dit tout de suite qu'il était pris, qu'il avait une course à faire pour dix heures, qu'il avait un rendez-vous, etc., etc. Je lui ai conté mon petit boniment, il a ri et a ajouté que c'était sans doute un rendez-vous du client avec sa belle.

« Bref, conclut Largaud, je sais que Joachim de Mendoza a recommandé au chauffeur de venir le chercher au *Seagull*, à dix heures précises... Mais il n'a pas dit où il voulait aller...

Vaudreuil réalisa la situation.

— André, dit-il, tu vas retourner tout de suite à Bordeaux...

— Moi, patron ? Ah, non !... Je vous accompagne !

— Je veux que tu rentres à Bordeaux, gronda Michel, d'une voix impérative. Compris ? Il faut donner une apparence de vérité à ton désir de repartir en taxi... Prends une autre voiture de la file, mais prends-en une. Sinon, tu risques de susciter la curiosité.

L'air marri, mais comprenant la nécessité de cette politique, Largaud fréta une voiture de place et laisse son patron.

Vaudreuil dîna hâtivement d'un sandwich ou deux. Il ne voulait pas manquer l'occasion.

A dix heures moins cinq, il était embusqué à plat ventre, derrière des vieilles caisses sur le quai, non loin de l'endroit où vint se ranger le taxi commandé par de Mendoza.

Il eut la satisfaction d'entendre le Brésilien ordonner d'une voix singulièrement sonore, mais qui, sur le

moment, ne lui donna aucune suspicion, car Vaudreuil songeait que de Mendoza ne se savait pas épié :

— Menez-moi à Saint-Louis-de-Montferrand...

Vaudreuil connaissait l'endroit. C'était tout droit sur la route, le long de la Gironde, à dix kilomètres en aval. Qui allait rencontrer de Mendoza en cette bourgade ? La manière dont l'homme choisissait une heure aussi indue prouvait que l'information surprise par Vaudreuil était intéressante.

Le taxi démarra et fila. Vaudreuil se redressa, et se mit à courir vers l'endroit où il savait trouver d'autres voitures de place.

Mais il avait oublié qu'à dix heures les taxis étaient inexistants en cet endroit. Ah ! comme il se reprochait cette étourderie... Et l'autre qui roulait vers le rendez-vous !... Comme Michel aurait donné beaucoup sans hésiter, pour...

Un bruit de moteur derrière lui !...

Il se retourna. Une joie immense l'envahit...

Miracle. Un taxi... Et drapeau relevé... Un taxi libre!...

Il se jeta au-devant de la voiture. Le chauffeur stoppa.

— Vite, grommela Vaudreuil. Emmenez-moi à Saint-Louis-de-Montferrand... Je double le prix de votre course comme pourboire... Cela vous va-t-il ? Mais il faut marcher à fond...

Michel se jeta sur les coussins avec un sentiment de triomphe.

CHAPITRE V

UN ACCIDENT SUR LA ROUTE

Le chauffeur qui emmenait Joachim de Mendoza roulait à une allure modérée sur les ordres même de son voyageur.

Il observait son client qui, de temps à autre, se retournait pour regarder, par la vitre arrière, comme s'il attendait que quelque chose se produisît sur la route.

Et l'homme qui avait été interrogé par André Largaud, songeait que son client devait être un finaud.

— Il doit se douter de quelque chose sous roche...

Bien entendu, ledit chauffeur était entièrement persuadé de la véracité de l'histoire contée par le collaborateur de Vaudreuil et imaginait que le yachtman se rendait vers quelque belle dame.

Après quelques minutes, on vit luire au loin les phares d'une voiture. De Mendoza fit glisser la vitre qui le séparait de son conducteur et ordonna :

— Accélérez... Et vous virerez dans la première route à gauche, vers Ambares... Je veux me débarrasser de ce suiveur...

L'homme du taxi sourit fugitivement. Le client connaissait bien les environs, songea-t-il. Ce ne devait pas être la première fois qu'il venait par ici.

C'est que ce chauffeur était de bonne foi. Il n'entrait nullement en ligne de compte dans le plan secret de Mendoza, si ce n'était pour créer plus tard un alibi nécessaire, lorsque tout se serait déroulé comme l'avait prévu le capitaine du *Seagull*.

Car Mendoza avait l'intention de faire un circuit par Ambares, Carbon-Blanc, et rentrer tout bonnement à Bordeaux par les Quatre-Pavillons, comme s'il avait renoncé à se rendre à Saint-Louis-de-Montferrand, par suite d'un changement de projets.

Le principal était que le chauffeur pût témoigner — si le besoin s'en faisait sentir — que son client était resté constamment avec lui, durant que... eh bien, durant que certains faits prévus par de Mendoza allaient se produire ailleurs.

Dans le taxi qui suivait celui-ci, Michel Vaudreuil qui avait aperçu la voiture de Mendoza avait hâtivement expliqué à son chauffeur d'avoir à ralentir.

— Il ne faut pas dépasser le taxi qui roule devant nous... Au besoin même, stoppez durant quelques instants. Le principal est de le retrouver à Saint-Louis-de-Montferrand...

— Oui, Monsieur... Entendu...

Michel s'appuya aux coussins et regarda distraitement devant lui. Son regard était habitué à l'obscurité. Il voyait le dos du chauffeur. En se penchant un peu, il distinguait le tableau de bord éclairé par les petites ampoules d'usage. Il vit qu'on marchait à peine à quarante à l'heure.

On dépassa une route qui prenait à droite. Michel n'y fit pas attention. Il était satisfait. Le taxi de de Mendoza avait repris de l'avance sans doute. On ne voyit plus son feu arrière.

Vudreuil bâilla nerveusement. Il regardait le chauffeur. Même lorsqu'il était distrait, Michel conservait ses dons d'observation. C'est ainsi qu'il remarqua subitement que l'homme qui le conduisait avait glissé une main furtive dans la poche existant dans la portière de la voiture. Une énorme clef anglaise apparut et le chauffeur la déposa à côté de lui.

Vaudreuil écouta avec attention la chanson du moteur. Celle-ci était régulière. Alors, se demanda-t-il, qu'est-ce qui avait bien pu provoquer le geste du chauffeur ?

Le taxi avait ralenti. Sûrement, on allait stopper. Michel allait se pencher vers l'homme pour lui demander ce qui clochait, quand il se sentit projeté en avant avec force.

Les freins avaient été appliqués à fond.

L'homme se retourna :

— D'mande pardon, M'sieu... Freiné brutalement... Y a un corps sur la route... Manqué de l'écraser... On voyait plus son feu arrière.

Vaudreuil bâilla nerveusement. Il regardait le chauffeur avait réduit la lumière, on distinguait, en effet, une forme humaine, immobile au milieu de la chaussée.

Michel sauta vivement à terre. Le conducteur du taxi était descendu également. Michel courait vers le malheureux sans connaissance. Un tourbillon de pensées l'agitait...

Il mit un genou en terre...

Vaudreuil avait souvent couru de graves dangers. Et bien des fois sa vie n'avait été sauvée que grâce à sa rapidité de pensée. En quelques fractions de seconde, il avait constaté que l'inconnu ne portait aucune blessure et que ses vêtements étaient remarquablement propres pour quelqu'un qui est censé avoir roulé dans la poussière.

L'individu avait fait un mouvement... Oh, si léger ! Mais suffisant pour mettre Vaudreuil sur ses gardes.

Derrière l'agent secret, le chauffeur accourait. Vau-

dreuil bondit de côté, juste à temps pour éviter le malheur !... L'homme soi-disant sans connaissance s'était animé et ses mains allongées venaient de manquer les chevilles de Michel, pour quelques centimètres !...

Déjà debout, Vaudreuil, sans ménagements, avait administré un formidable coup de pied en plein visage au traître qui rampait à terre.

Et pivotant sur lui-même, profitant de sa force de rotation, son poing droit lancé en avant, il atteignit le chauffeur de taxi, en plein au creux de la poitrine.

L'autre fit han !... se plia en deux, lâcha la clef anglaise qu'il avait déjà levée en l'air pour assommer Vaudreuil, et tomba sur les genoux.

L'agent secret se jeta de nouveau sur l'homme qui avait joué le rôle d'accidenté et qui revenait à la charge. Ils roulèrent ensemble sur le sol, dans un étroit enlacement.

Le chauffeur avait péniblement réussi à se redresser. Il regarda le groupe qui luttait furieusement, eut un mouvement comme pour s'élancer, puis se ravisa.

Il se jeta au volant de sa voiture rangée sur le bas-côté et démarra comme un fou, disparaissant dans la nuit. Sa participation à cette attaque avait été payée d'avance. Il avait joué son rôle. Il ne tenait pas à être victime de complications qui n'avaient pas été prévues. Le « client » était singulièrement récalcitrant !...

Vaudreuil était promptement parvenu à réduire son adversaire à l'impuissance, grâce à une prise particulièrement effective de jiu-jitsu qui avait provoqué, dans un râle de douleur, l'évanouissement de son agresseur.

Il se dégagea, se redressa... Soudain, un grondement formidable de moteur, sur la route...

Un auto, un bolide surgi d'on ne savait où venait d'apparaître ! Le plus étrange était qu'après avoir brièvement balayé la route du jet puissant de ses phares, le conducteur les avait éteints, et continuait à foncer droit devant lui !...

Michel n'avait eu que le temps de plonger littéralement dans le fossé. La voiture passa avec un bruit de tonnerre. Elle disparut aussi vite qu'elle était venue...

Le tout n'avait duré que l'espace de temps de son passage. Michel n'aurait même pas pu dire la forme de la carrosserie. Tout ce qu'il avait pu juger c'était que la voiture était d'une grande puissance et d'un modèle perfectionné.

Il essuya les gouttes de transpiration qui perlaient sur sa face.

— Si je ne m'étais mis à l'abri, songea-t-il, c'en était fait de moi, comme du bandit...

Sur la route, il ne restait plus que des débris horribles et sanglants. Michel renonça à les regarder, et après un instant remit sa lampe électrique en poche.

Il s'assit sur le rebord du fossé. Une réaction totale s'était emparée de lui. La brusque révélation des choses le faisait frémir de fureur. Il comprenait le danger auquel il venait d'échapper.

Il raisonna à froid au bout de quelques minutes.

— L'auto homicide a dû arriver au ralenti. Moteur silencieux... Elle s'est élancée quand son conducteur a été certain de pouvoir agir.

Il respira longuement.

— C'était moi qu'on devait écraser !...

Rapidement, il se remémorait les faits.

— L'apparition de ce taxi pour m'emmener à la poursuite de l'autre était voulue... Tout cela était un plan longuement prémédité... On m'aurait assommé à coups de clef anglaise. Et l'écraseur aurait fait le reste... Quand on retrouvera les morceaux informes du bandit, on conclura à un accident... Et comment prouver le contraire ?

Il savait que ce n'était pas le taxi de Mendoza qui avait fait cette macabre besogne. Il se rendait compte que jamais on ne pourrait imputer au yachtman la responsabilité de ce qui s'était produit.

Il se releva et se mit en marche vers Lormont. La banlieue bordelaise se trouvait à moins de dix kilomètres.

Tout en cheminant, il cherchait à se rendre compte de la manière dont le tout avait été combiné.

Une chose le rendait profondément perplexe.

Comment avait-on pu savoir si vite qu'il était sur la piste de Mendoza ? La vérité lui apparut.

— C'était contre Largaud que l'attentat était dirigé... Le pauvre gosse a dû se faire repérer. Voilà pourquoi sa filature était si facile. On l'avait appâté. On savait...

Restait à savoir si de Mendoza apprendrait que c'était Vaudreuil qu'on avait attaqué.

— Oui, décida-t-il, on lui rendra compte de la mission... On lui dira qu'il s'agissait d'un homme et non d'un adolescent...

Peu à peu, un projet remarquable naquit dans le cerveau de Michel.

— Il faut, se dit-il, que Vaudreuil disparaisse pour assurer la sécurité de Mendoza... Eh bien, il disparaîtra... Pour tout le monde. Sauf pour André Largaud, pour M. Latran et le capitaine Lhomet...

La nuit était tiède. Il s'allongea derrière une haie pour attendre le retour du soleil...

⁂

André Largaud venait de pénétrer dans le cabinet de M. Latran. Il s'y trouva en présence d'un personnage qui lui sembla un inconnu au premier abord, mais dont le timbre de voix le fit sursauter.

— Ah, par exemple !... C'est vous, patron !... Eh bien, je suis habitué à vos déguisements, mais celui-là, c'est un chef-d'œuvre...

Vaudreuil avait l'apparence d'un petit commerçant anonyme, insignifiant. Sa transformation s'était opérée avec l'aide de M. Latran qui lui avait prêté le petit cabinet de toilette attenant à son bureau.

Il avait fait appeler son jeune collaborateur pour lui donner ses ordres. M. Latran connaissait déjà les circonstances dramatiques dans lesquelles l'agent secret avait frôlé la mort. Vaudreuil les narra à son jeune aide et ajouta :

— Désormais, jusqu'à ce que j'aie découvert tous les fils de l'intrigue, Michel Vaudreuil est mort... Ecrasé par une voiture inconnue à la suite d'un lamentable accident... Je suis M. Jules Ripert...

« Nous allons nous séparer, André. Tu rentreras à Paris, tu demanderas une entrevue strictement confi-

dentielle au capitaine Lhomet, tu lui expliqueras ce que je vais te dire...

Il ajouta en désignant le chef de la Sûreté bordelaise :

— M. Latran fera le nécessaire pour qu'on entoure ledit accident d'un mystère suffisant afin que l'ennemi soit persuadé que ce sont bien mes restes qu'on a ramassés...

— Ce qui ne m'empêchera pas, intervint M. Latran, de faire rechercher dans les bas-fonds de Bordeaux les complices de Joachim de Mendoza... Ceci pour mon édification personnelle...

— Le taxi qui m'avait emmené, déclara Vaudreuil, était certainement volé... Vous verrez, monsieur Latran, que dans le courant de la journée, si vous voulez enquêter, vous apprendrez que...

— Oh, sourit le fonctionnaire, il y a en moyenne dix vols de taxi par mois, ici... Sans compter les autres voitures... Dommage que vous ne connaissiez pas le numéro minéralogique...

— Aucune importance... assura Vaudreuil. Nous savons qui se trouve à la base de toute l'affaire. Le reste ne compte pas, pour moi...

Les coups de téléphone commencèrent à se succéder. La gendarmerie avait découvert les débris mutilés sur la route de Lormont à Saint-Louis-de-Montferrand...

— Nous allons combattre l'ennemi avec ses propres armes... gronda Vaudreuil, les poings serrés.

Largaud hasarda, désappointé secrètement :

— Alors, patron ? Il n'est plus question de me déguiser en Otto Marcus ? C'est bien dommage !...

— Impossible, André... L'ennemi est au courant de la mort du matelot et Cartlight est, paraît-il, l'espion allemand...

— Vous dites cela d'un drôle de ton, fit Latran, avec surprise.

— Moi ? Non... assura Vaudreuil.

Largaud avait, lui aussi, remarqué la manière sceptique dont avait parlé son chef. Et il le connaissait infiniment mieux encore que ne pouvait s'en targuer le fonctionnaire de la police de Bordeaux.

Il regarda longuement le pseudo-Ripert, cherchant à

lire l'expression du regard. Elle était indéchiffrable.

— Pourtant, songea Largaud, je jurerais volontiers que le patron a une idée précise à propos de l'existence ou la non-existence d'Otto Marcus !...

CHAPITRE VI

LE CAPITAINE LHOMET ÉPROUVE UNE ÉMOTION

André Belfond était à peine arrivé chez le capitaine Lhomet que le téléphone avait retenti chez l'officier et qu'un secrétaire avait annoncé d'une voix déférente :

— On vous parle de Bordeaux, mon capitaine... La Sûreté Nationale à l'appareil... Ne quittez pas...

Belfond, sur un signe de Lhomet, s'était assis en attendant la fin de la conversation. Celle-ci ne fut pas de longue durée. Mais son effet avait été écrasant. Le capitaine Lhomet était blême.

Il réussit à reprendre son sang-froid. Seul le tremblement de ses doigts pendant qu'il jouait machinalement avec un coupe-papier révélait son agitation intérieure.

Belfond avait remarqué ses yeux dilatés durant le bref échange de paroles. Il hasarda, après un moment :

— Mauvaises nouvelles, mon capitaine ?

— Affreuses, Belfond... Affreuses...

Et après un nouvel effort sur lui-même, il ajouta :

— On m'annonce que... que Michel Vaudreuil est mort !

Belfond se dressa d'un mouvement subit. Il devint pâle à son tour.

— Quoi ? Mon... mon capitaine, ce n'est pas possible !... cria-t-il.

— Hélas !... C'est Latran lui-même qui vient de m'en informer...

— Mort ? Vaudreuil ? Quelle catastrophe !...

Les deux hommes restèrent abattus durant plusieurs secondes.

— Que s'est-il passé, mon capitaine ? Vous avez des détails ?

Lhomet répondit d'une voix sourde :

— Un accident... Ecrasé par une auto inconnue... On fait des recherches... C'est tout ce qu'on m'a dit... On a identifié mon malheureux collaborateur...

Belfond essaya de parler. Il avait la gorge serrée.

— Ce n'est pas un accident, mon capitaine... C'est un crime...

— Je m'en doute... gronda Lhomet.

— Ah !.. rugit Belfond, ce TZ-333 paiera cher. Je vous jure que je ne prendrai aucun repos tant qu'il n'aura pas été démasqué.

Lhomet approuva d'un air accablé. Il ajouta :

— André Largaud va rentrer à Paris. Il me donnera un complément d'explications. Je n'ai rien pu obtenir de Latran. Il est lui-même sous le coup d'une telle émotion !...

Belfond avait voûté les épaules. Il balbutia :

— J'étais si heureux de son aide... J'étais certain qu'à nous deux, nous obtiendrions un résultat éclatant.

Il releva la tête et reprit son expression énergique

— Vaudreuil mort, dit-il, le service continue quand même, mon capitaine... Je vais aller voir à la radio s'il n'y a pas eu de nouvelles émissions suspectes aujourd'hui...

Il sortit, laissant le capitaine Lhomet dans une attitude de désespoir, la tête entre les mains, penché sur son bureau...

Le chef du contre-espionnage était, à ce moment. sous l'impression que Vaudreuil n'existait plus. L'agent secret n'avait pas voulu qu'on révélât la vérité au téléphone.

Ce serait Largaud, à qui ce soin était révolu, qui rétablirait la situation en arrivant dans la capitale...

***

Il était huit heures du soir. L'auto de M. Latran venait d'arriver devant la coquette villa qu'habitait le chef de la Sûreté, entre Talence et Gradignan.

Le fonctionnaire se hâta vers la maison. Son épouse l'avertit que M. Jules Ripert se trouvait déjà au salon depuis quelques minutes. Intelligente et discrète,

Mme Latran s'effaçait devant la besogne professionnelle de son mari.

Le chef de la Sûreté lui avait simplement expliqué que M. Ripert était un inspecteur principal arrivé de Paris, et que pour des raisons particulières, ce personnage, d'accord avec lui, Latran, avait besoin de travailler en dehors des heures habituelles.

Vaudreuil se trouvait effectivement dans une pièce meublée avec goût. Latran s'enferma avec lui.

Sur un guéridon, Vaudreuil avait déposé une petite valise d'apparence banale, mais qui ouverte révélait à l'intérieur un remarquable poste de T.S.F. émetteur et récepteur, sur ondes courtes.

Un fil reliait l'appareil à un phonographe de dimensions réduites posé sur un fauteuil, et sur le plateau duquel on voyait un disque d'ébonite entièrement vierge.

— Alors ? demanda Latran.

— Rien encore... répondit Vaudreuil, qui consulta sa montre et ajouta : Il n'est que huit heures dix...

— Vous êtes certain, Vaudreuil, que vous allez capter quelque chose ?

L'agent secret gardait son casque d'écoute, mais il en avait enlevé un récepteur ce qui lui permettait de converser avec son interlocuteur, assis près de lui.

— Je ne garantis rien pour aujourd'hui... Peut-être rien non plus pour demain... Pour après-demain, même...

M. Latran montra un visage stupéfait...

— Dans ces conditions, que pouvez-vous espérer ?

— Il faut avoir la patience nécessaire, monsieur Latran. Savoir attendre. Il y aura sûrement un message, un jour ou l'autre...

Latran rida le front.

— Et c'est à cette heure-ci que vous l'attendez ? Qu'est-ce qui vous fait croire que...

Vaudreuil eut un sourire empli de confiance.

— Parce que c'est à partir de huit heures du soir que Joachim de Mendoza s'engouffre dans l'intérieur de son yacht. Attendez... Et c'est un peu avant huit heures et demie, qu'avant-hier j'ai vu des étincelles au haut de son mât d'antenne...

— Permettez, Vaudreuil... Une réception ne produit pas d'étincelles. Ce n'est qu'en cas de transmission que...

— D'accord... Il répondait vraisemblablement à un signal pour faire savoir qu'il était en état d'écouter. Cela a été très bref. Mais j'ai eu le temps de voir... Et cela a été enregistré dans mon esprit...

M. Latran allait répliquer lorsque Vaudreuil lui fit signe de garder le silence. L'agent secret adapta vivement ses deux écouteurs. Le chef de la Sûreté le regardait. Le profil de Vaudreuil était net comme celui d'une médaille romaine. Son regard fixe révélait une attention soutenue...

M. Latran consulta le cadran de son chronomètre... Huit heures vingt-trois exactement...

En même temps qu'il écoutait les signaux, Vaudreuil avait déclenché le mécanisme du phonographe. Et le plateau s'était mis à tourner, cependant que l'aiguille fine traçait des signes cabalistiques, et enregistrait impeccablement les traits-points-traits-points dont on entendait le petit bruit sec et caractéristique.

Le silence se poursuivait entre les deux hommes. Finalement, Michel enleva le casque d'écoute et le déposa. Il prit dans son étui son éternelle cigarette.

Le phonographe était arrêté.

Avec des gestes adroits, Vaudreuil enleva le diaphragme enregistreur pour le remplacer par un dispositif permettant de reproduire sur-le-champ, ou presque, ce qui avait été gravé.

Bloc-notes et crayon prêts, il transcrivit.

Puis, il prit dans son portefeuille le code qui lui avait été confié à Paris, ce fameux code utilisé par TZ-333 dont il avait demandé une copie, d'après l'original si merveilleusement déchiffré par André Belfond.

Latran le regarda, avec intérêt, aligner des lettres, des chiffres. Il se garda de troubler le travail de Vaudreuil, mais après un long moment, il se hasarda à murmurer :

— Cela ne marche pas comme vous voulez ?

Le visage de Vaudreuil était crispé, son regard révélait le mécontentement. Michel grommela :

— Cela ne marche même pas du tout !...

Il remonta le mécanisme du phono et le déclencha une nouvelle fois. Plus lentement. Il compara ce qu'il entendait avec ce qu'il avait déjà écrit. C'était exactement la même chose. Il ne s'était pas trompé. Des chiffres au hasard... Des lettres sans ordre apparent...

A nouveau, il se mit à la tâche avec le code sous les yeux.

— Non, s'exclama-t-il, c'est intraduisible...

Latran était interdit. Michel reprit :

— Il n'y a aucun doute à avoir... Un message a été lancé... Je viens de le capter... Et cela ne correspond pas le moins du monde avec le langage employé par TZ-333...

Latran hésita sur ce qu'il allait dire. Il risqua pourtant :

— Ne nous décourageons pas, Vaudreuil... Peut-être faut-il en conclure que ce que vous venez de surprendre ne provient pas de TZ-333, et ne tire pas à conséquence ?

C'était logique. C'était possible. C'était même probable. Vaudreuil se mit à réfléchir avec calme.

— Nous aurons peut-être plus de chance demain ? continua Latran.

Vaudreuil parut s'éveiller d'un rêve.

— Vous venez vous-même de contredire ce que vous aviez affirmé, dit-il avec vivacité.

— Moi ? s'effara le chef de la Sûreté.

— Mais oui... Si vous admettez que demain, à la même heure, il peut y avoir une autre émission, cela signifie que c'est bien à Mendoza qu'on s'adresse...

— Mais cela ne prouve pas que ce soit TZ-333 qui parle !

Vaudreuil eut un sourire ironique.

— Vous plaisantez, monsieur Latran !... C'est la même longueur d'ondes. Celle que Belfond avait signalée... Et que nos services de Paris ont repérée depuis le début...

Il s'exclama presque aussitôt après :

— Le bandit aura changé de code, tout simplement... Ce qui expliquerait pourquoi, depuis le der-

nier message qui parlait de la mort d'Otto Marcus, rien n'a été capté...

— Pourtant, dit encore M. Latran, il est impossible d'admettre que même ces nouvelles communications n'ont pas été reçues par les apareils de détection du Deuxième Bureau...

— Ici, nous sommes d'accord. Je pense qu'on les aura reçues, mais comme elles ne correspondent pas au code que nous possédons, on ne leur aura pas donné l'attention nécessaire...

Vaudreuil se prépara à rentrer à l'hôtel à Bordeaux.

— J'emporte le phonographe et le disque, dit-il. Je vous laisse la valise T.S.F... Je vais essayer de débrouiller l'énigme...

L'agent secret dîna rapidement et s'enferma dans sa chambre, une fois de retour dans ses pénates. Il installa la machine sur son lit et se mit à écouter avec patience.

Une fois... Trois fois... Cinq... Dix... A la fin, excédé, il arrêta le phono et se jeta fiévreusement sur ses notes.

⁂

Cette même nuit, à Paris, le capitaine Lhomet se coucha avec un cœur considérablement allégé.

André Largaud avait débarqué du train de Bordeaux et s'était rendu chez le chef du Deuxième Bureau, au débotté. Il l'avait trouvé, marchant de long en large dans son salon.

Il était près de onze heures du soir. André était fatigué du voyage, il avait les traits tirés, mais n'avait pas voulu remettre au lendemain l'achèvement de sa mission.

Il ne comprenait que trop l'état d'esprit dans lequel devait se trouver le capitaine.

Aussi, Lhomet avait-il arrêté net le flot d'excuses du brave garçon qui se présentait si tard dans l'appartement. Largaud ne venait-il pas de commencer par dire :

— Mon capitaine, Michel Vaudreuil est vivant...

L'officier s'était jeté sur l'adolescent, l'avait étreint

aux épaules, et d'une voix éraillée par le bouleversement, avait répondu :

— Vite !... Vite !.... Raconte... Ah ! je ne pouvais croire à pareil malheur !

Mais cette joie devait faire place à une nouvelle période de surprise écrasée. Au fur et à mesure que parlait Largaud, le capitaine serrait les dents, les poings, ses yeux lançaient des éclairs.

— Mon patron, acheva Largaud, a pu mesurer toute l'étendue des moyens de la bande de TZ-333... Bien entendu, il ne m'a pas caché sa conviction que Joachim de Mendoza en fait partie, et...

— Voilà qui explique définitivement que Cartlight était vraiment Marcus ! interrompit le capitaine. Les deux misérables marchaient la main dans la main... L'assassin de Marcus a dû constituer un événement imprévu, un accident à maudire, pour les espions...

Largaud eut un mouvement d'épaules.

— Ça, mon capitaine, je n'en sais rien... M'sieu Vaudreuil a tellement d'idées, d'hypothèses et de déductions, que je crois que l'histoire est beaucoup plus compliquée que nous l'imaginons tous...

— Le principal, coupa de nouveau le capitaine, c'est que Vaudreuil soit en vie... Et je ferai minutieusement tout ce que tu viens de me demander de sa part, Largaud...

CHAPITRE VII

JOACHIM DE MENDOZA A PARIS

Un employé s'empara de la luxueuse valise de M. Joachim de Mendoza qui achevait de s'inscrire au *Champollion-Palace*, avenue George-V, à Paris.

Le yachtman était arrivé par le Sud-Express de nuit. Il monta dans la chambre n° 17 et après avoir pris un bon bain tiède, fit sa toilette, changea de costume et sortit.

Il marchait d'un pas allègre. La journée était ensoleillée. Il y avait si longtemps que de Mendoza ne s'était trouvé à Paris. Il regardait les jolies femmes qu'il croisait et dont certaines répondaient à son sourire.

Joachim de Mendoza avait une séduisante apparence et il le savait. Après avoir descendu les Champs-Elysées jusqu'à la place de la Concorde, il tourna dans la rue de Rivoli.

Sous les arceaux, parmi les petits magasins attrayants où l'on vend des colifichets et des articles de Paris, il avisa une boutique à la devanture de laquelle il y avait de fort jolies cravates.

Il entra. Une vendeuse blonde aux cheveux visiblement oxygénés s'avança, affable.

Il choisit divers articles et les fit envelopper. Au moment de passer à la caisse où trônait un homme aux yeux fuyants, aux lourdes bajoues chargées d'une graisse blanchâtre, il toussota et murmura comme pour lui-même :

— Je me demande si ce beau temps va durer... C'est bientôt la fête d'Emilie... Il ne faut pas que j'oublie les fleurs...

Le chemisier eut un sursaut, ouvrit les yeux, regarda fixement le client qui ramassait sa monnaie avec lenteur et proposa :

— Une facture, Monsieur ?

— Ma foi... Oui... Si vous y tenez...

— Vous êtes depuis longtemps à Paris ?

Sans paraître étonné de cette question saugrenue de la part d'un complet inconnu, de Mendoza répondit :

— Depuis ce matin... J'arrive de Bordeaux... Votre maison m'a été recommandée par un ami... Vous connaissez M. Régnier ?

— Je pense bien... Ah ! M. Régnier est charmant...

Tout en parlant, l'homme avait soulevé un couvercle de pupitre sur son petit bureau et pris rapidement une enveloppe sous une pile de documents... Il rédigea une facture, la lia et l'inséra dans cette enveloppe, qu'il colla soigneusement.

M. de Mendoza remercia et sortit. La vendeuse risqua :

— Il a du chic ce monsieur...

Languissamment, le commerçant répondit :

— Oui... Un peu métèque... Mais enfin il a acheté une douzaine de cravates, c'est le principal...

L'employée s'élança au-devant d'un couple de clients

qui entraient. Et ainsi de suite... On aurait pu l'interroger sur la marche de la maison, elle aurait pouffé de rire si quelqu'un avait émis la moindre hypothèse que le poussah — comme elle appelait M. Philippe — s'occupait d'autre chose que de chemises, de caleçons et d'articles de bonneterie diverses, dans la vie...

Mlle Gisèle avait le caractère assez superficiel. C'était probablement une des raisons pour lesquelles son patron l'avait choisie, après un minutieux interrogatoire, lorsqu'il avait reçu les postulantes à l'emploi dont l'offre avait paru, jadis, aux petites annonces d'un journal du soir.

Une heure après le départ de M. de Mendoza, un autre client, parmi les diverses personnes qui s'étaient succédées dans la boutique, murmura près de la caisse, la petite réflexion innocente :

— Je me demande si ce beau temps va durer...

Lui aussi parla à mi-voix de la fête d'Emilie et des fleurs indispensables à cette chère personne. Et finalement, après avoir assuré qu'un certain M. Régnier lui avait recommandé la maison, il s'en fut avec une petite facture.

M. Philippe ne le connaissait pas plus qu'il ne connaissait l'homme qualifié désinvoltement de métèque — ce qui était exact du reste pour Joachim de Mendoza.

La vendeuse ne fit aucune réflexion spéciale sur l'autre. Elle aurait pu dire qu'il avait l'apparence d'un brave provincial, ce qui était également dans les limites de la vérité.

Dans le courant de la journée, il y eut encore d'autres clients qui reçurent des factures. Quatre en tout ce qui, avec les deux du matin, donnait une demi-douzaine.

M. de Mendoza, rentré à son hôtel, monta dans sa chambre et décacheta son enveloppe. Il prit la facture qu'il déchira en menus morceaux. Ce n'était pas cela qui l'intéressait. Il y avait une feuille de papier blanc qu'il s'empressa de passer avec précaution au-dessus de la flamme de son briquet, suffisamment loin pour éviter de la brûler, mais de manière à chauffer le papier.

Des mots apparurent, écrits à l'encre sympathique,

« Rendez-vous le 25 courant au Rat Blanc. — Mot de passe habituel. »

Il sourit, relut et fit flamber le message avec lequel il alluma une cigarette. Il redescendit et s'installa au bar du palace, devant un cocktail compliqué.

Le deuxième personnage, celui qui avait l'allure d'un bon provincial, était lui aussi rentré à l'hôtel qu'il habitait. C'était un endroit moins fastueux que le Champollion, mais, chose à remarquer, il se trouvait à quelques mètres à peine, dans une petite rue transversale. On l'y connaissait sous le nom de M. Jules Ripert...

Ledit Jules Ripert, alias Michel Vaudreuil se livra aux mêmes manipulations que Joachim de Mendoza. Il lut l'annonce du rendez-vous.

— Le Rat Blanc... Une boîte de nuit de Montmartre, marmonna-t-il. Intéressant à noter... Personne ne s'en serait douté...

On était au 20 du mois. Il y avait donc cinq jours à courir encore. Tout s'avérait conforme aux déductions de l'agent secret.

Ce n'était pas par hasard qu'il était entré chez Philippe. Ce n'était pas par un don de divination impossible qu'il avait sollicité dans les termes voulus la facture du commerçant.

Il savait comment agir depuis la fameuse nuit blanche de Bordeaux où il avait passé des heures harassantes, penché sur le message de radio, capté dans la soirée.

Vaudreuil avait réussi à recomposer le texte... Il avait travaillé avec un tel acharnement, une telle virtuosité que le secret s'était enfin révélé de lui-même.

Certes, il n'y avait aucun point de commun avec le code précédemment utilisé par TZ-333, mais quelle profonde satisfaction, quel sentiment de joie lorsque Michel avait vu s'étaler devant lui, sur le papier, les phrases déchiffrées...

Que ce fût à Mendoza ou à un autre, la communication lancée dans les airs révélait que Philippe, chemisier, rue de Rivoli, tenait à la disposition des affiliés le message donnant la date et le lieu de la prochaine réunion.

— Ce Philippe est donc la « boîte aux lettres » de la bande...

En matière d'espionnage et de contre-espionnage, une *boîte aux lettres* est le terme consacré pour désigner l'homme — ou la femme — qui sert de trait d'union entre les membres d'une bande.

C'est lui qui est chargé de transmettre tous ordres, tous messages, toutes indications. C'est à lui que l'on confie les documents destinés à être passés à l'étranger.

Selon les circonstances, il les emporte lui-même ou les remet à des émissaires.

Bien souvent, il ne connaît pas personnellement les complices qu'on lui adresse. C'était ce qui avait permis à Vaudreuil — qui n'ignorait pas cette circonstance — de se présenter à coup sûr.

Philippe détenait encore un bon nombre de feuilles blanches chez lui, toutes prêtes à être distribuées. Lorsqu'il ordonna qu'on fît descendre le rideau de fer sur sa devanture, il jugea que d'ici le 25 du mois, il recevrait probablement encore d'autres visites.

⁂

André Belfond, depuis qu'il avait appris le sort dramatique de son collègue Vaudreuil, était animé d'une volonté farouche et multipliait les preuves d'activité.

— Je le vengerai... avait-il dit.

Il avait demandé qu'on lui adjoignit André Largaud Mais l'adolescent s'était récusé. Il était, disait-il, trop déprimé par la mort de son patron, il avait besoin de repos.

Ceci sur les instructions formelles de son chef qui tenait à l'avoir à sa disposition immédiate, le cas échéant. Largaud avait réintégré l'appartement de Michel Vaudreuil et y passait son temps à contempler l'appareil téléphonique, entre deux chapitres de ses sempiternels romans policiers qu'il dévorait avec rage et conviction.

Par moments, il suspendait subitement sa lecture pour tenter de faire un tout cohérent avec les bribes de l'affaire en cours.

Michel ne lui avait guère fait de confidences. Largaud était résigné à ce mode d'action de son maître. Ce n'était pas que Vaudreuil manquât de confiance en lui, mais l'agent secret avait horreur de matérialiser en paroles des théories dont il n'était pas absolument certain.

Ce que Largaud comprenait le plus facilement, c'était l'ordre de tenir absolument secrète la manière dont le patron avait échappé à la mort. Personne, parmi toute la collaboration du Deuxième Bureau, hormis le chef, le capitaine Lhomet, ne se doutait que le collègue, aimé de tous, poursuivait son œuvre, au lieu de se trouver dans quelque cimetière de la région bordelaise.

Ce n'était pas la première fois que Michel Vaudreuil disparaissait ainsi de la scène. Non pas qu'on eût déjà annoncé sa mort dans des conditions analogues, mais il avait pour règle absolue, lorsqu'il sentait la nécessité d'agir dans l'ombre alors qu'il ne savait pas où se trouvait le danger, de détruire toute trace de sa personnalité. Il calculait juste.

Dans cette lutte acharnée contre un ennemi insaisissable, il faut toujours se souvenir que, même les murs ont des oreilles. Le moindre propos tenu sur Vaudreuil en des endroits où l'on pouvait se croire certain d'une discrétion complète, pouvait, parfois, résulter en des conclusions regrettables...

S'étant volontairement rayé, jusque nouvel ordre, du nombre des vivants, le fameux limier n'avait plus à craindre qu'on parlât de lui autrement qu'au passé.

Le capitaine Lhomet avait noté point par point ce que lui avait transmis Largaud, le soir de l'arrivée providentielle du jeune homme.

Il avait communiqué avec l'ambassade d'Angleterre avec des questions précises. Et c'était le résultat de ces démarches qu'actuellement, il compulsait dans son bureau.

— Absolument étonnant ! murmurait-il.

Vaudreuil avait affirmé que la mort de Cartlight avait peut-être provoqué celle de Gordon, ce matelot qui avait été surpris par Joachim de Mendoza dans l'intérieur du yacht le *Seagull*.

Le capitaine, sur la demande précise de son collaborateur, avait rédigé un rapport à cet effet. Le représentant du gouvernement britannique à Paris avait accordé beaucoup d'attention à la requête.

Tout cela avait fortement intrigué Lhomet qui se mouvait dans l'obscurité, en aveugle, puisqu'il ne comprenait pas où Vaudreuil voulait en venir.

Mais le chef du contre-espionnage était trop sage pour se formaliser des initiatives de son collaborateur, même si ce dernier négligeait d'éclairer, par des explications, tous ses faits et gestes.

Le résultat motivait pleinement l'exclamation de l'officier. Oui, c'était étonnant... C'était même stupéfiant...

— On pourrait juger, songea le capitaine, que Vaudreuil possède un don de double-vue...

Et c'était un compliment de valeur, venant d'un chef de cette envergure. En réalité, Vaudreuil ne procédait pas par coups de filet au hasard, mais il possédait, évidemment, une promptitude d'esprit véritablement hors ligne, qui lui permettait de se faire une opinion, là où la majorité ne voyait que confusion et galimatias.

Téléphone... Lhomet décrocha. Il ne reconnut pas la voix. Mais il comprit. On lui annonçait que M. Jules Ripert voulait lui parler.

Il savait par Largaud qui était le personnage.

Quelques échanges rapides.

— Vous avez un résultat pour Cartlight et Gordon ?

— Oui... Exactement ce que vous aviez supposé, quant au rôle qu'ils ont joué... Et vous ? Cela marche-t-il ?

— Dans peu de jours je vous livrerai TY-333 !...

Sur cette réponse stupéfiante, la communication fut coupée par Vaudreuil. Le capitaine hocha la tête... Pauvre Belfond... Il n'était pas à la hauteur de son collègue.

Le quinquagénaire se débattait depuis quarante-huit heures contre la malchance. Coup sur coup deux renseignements qu'il se flattait d'obtenir pour une avance capitale s'étaient avérés lamentablement faux.

— Dès que Vaudreuil aura réussi, décida le chef,

le front barré d'un pli, je ferai comprendre à Belfond qu'il vaut mieux qu'il prenne sa retraite... Je lui montrerai comment Vaudreuil a réussi, là où il a « séché » lui-même...

Peut-être le capitaine Lhomet se montrait-il injuste ?

Car malgré tout il ne fallait pas oublier que c'était à Belfond qu'on devait la première piste. C'était Belfond qui avait découvert et déchiffré le code de TZ-333... Et Lhomet ignorait encore à l'heure actuelle que Vaudreuil avait déchiffré le nouveau moyen de correspondance.

CHAPITRE VIII

LE NOUVEL ESPOIR D'ANDRÉ BELFOND

On eût dit que Belfond pressentait ce qui se passait dans l'esprit du capitaine Lhomet car il était de plus en plus soucieux. Depuis vingt-quatre heures, il se livrait à un travail intensif.

Assis dans l'arrière-salle d'un petit café de Montparnasse, il paraissait absorbé dans la lecture de son journal. En réalité, il ne perdait pas du regard un individu qui regardait constamment sa montre comme s'il attendait quelqu'un.

L'homme finalement se leva, après avoir payé sa consommation. D'un air nonchalant, Belfond quitta la pièce à son tour.

L'individu qu'il avait décidé de filer se dirigea vers une station d'autobus. Belfond monta derrière lui et se tint sur la plate-forme.

Il constata que son gibier descendait à proximité du ministère de la Défense nationale. Il put continuer à le suivre sans être remarqué et après avoir acquis la conviction que l'homme s'était posté de manière à pouvoir surveiller la grande entrée, Belfond passa, franchit la voûte et pénétra dans la loge du concierge comme un visiteur qui demande un renseignement.

Il fit un signe. Le portier s'approcha vivement.

— Demonge !... Regardez le type, là... Sur le trot-

toir... A quelques mètres... Surtout n'ayez pas l'air de l'observer.

Demonge sortit, un balai à la main, comme pour nettoyer le devant de porte. Il revint bientôt.

— Oui, m'sieu Belfond... C'est bien celui qui est venu demander Garcien, il y a trois jours...

Garcien était un garçon de bureau appartenant aux services du chiffre. Belfond le surveillait depuis quelque temps. C'était à la suite de cette suspicion que le collègue de Vaudreuil avait décidé de resserrer le filet.

Il avait appris que Garcien avait reçu une visite, qu'il était sorti clandestinement, s'était entretenu avec un inconnu. De fil en aiguille, Belfond avait pu obtenir le signalement de ce dernier. Il l'avait fait filer par un sous-ordre, il avait appris que l'homme fréquentait souvent un café de la rive gauche.

La chance — c'était bien à son tour ! — l'avait servi car il avait pu retrouver le personnage. Et grâce à l'affirmation du concierge du ministère, il avait pu se faire une opinion définitive.

Garcien sortit vers midi. L'heure à laquelle était arrivé l'inconnu laissait présager que c'était ce moment qu'il attendait. Les deux personnages se serrèrent la main comme des camarades qui se retrouvent et partirent de conserve.

Le capitaine Lhomet vit apparaître Belfond. L'agent secret avait l'œil vif, l'expression animée.

— Mon capitaine !... En attendant le grand coup de filet, voici déjà quelque chose de tangible... C'est un garçon de bureau du ministère de la Défense nationale qui est « dans le coup ».

Le capitaine fit entendre un grognement d'approbation.

Belfond lui avait appris, deux jours auparavant, qu'un message clandestin destiné à TZ-333 et sans doute arrivé d'Allemagne, demandait qu'on s'assurât d'un certain document concernant une invention récente et dont la description se trouvait consignée en langage cryptographique. C'était depuis qu'il avait eu connaissance de cet ordre que Belfond avait concentré ses efforts de ce côté.

Une souricière fut aussitôt établie.

Des ordres furent donnés pour qu'on mît le précieux papier en lieu sûr et qu'à sa place, se trouvât un document similaire, mais totalement fantaisiste.

En même temps, il fut convenu qu'on éviterait de susciter la moindre inquiétude à Garcien de façon à le laisser opérer. Une fois la certitude acquise qu'il s'était emparé du document, on l'arrêterait et il serait cuisiné de telle sorte qu'il serait bien obligé de révéler les tenants et aboutissants du complot.

Il ne restait plus qu'à attendre...

Un jour s'écoula... Puis un autre... Chaque soir, après le départ du personnel, le chef de service vérifiait le coffre-fort. Rien n'avait été dérangé... Garcien ne paraissait pas décidé à agir.

André Belfond bouillait. Mais le capitaine Lhomet était le premier à réfréner son ardeur. Pas de précipitation. Ce n'était pas anormal qu'un délai se produisît. Le garçon de bureau attendait probablement les ordres définitifs pour se mettre à l'œuvre.

Brusquement, un matin, appel téléphonique. Le chef du contre-espionnage apprit que Garcien ne s'était pas présenté à son travail.

— Vous ne l'avez pas arrêté, au moins ? demanda hâtivement son chef de bureau. Il n'a pas encore bougé dans le sens que nous savons.

Non, Garcien n'avait pas été arrêté.

Belfond courut en toute hâte à son domicile. L'homme était parti comme d'habitude pour son travail.

Peut-être se trouvait-il dans le petit café de Montparnasse ? Un nouveau déplacement précipité de Belfond.

Rien. Le complice n'était pas là non plus.

A l'hôtel meublé où habitait celui-ci — on avait eu le temps, durant les jours antérieurs, de connaître son nom, Fraget, et son adresse — aucune nouvelle non plus.

Même réponse, ou presque, que pour Garcien.

— Il est sorti ce matin... Il rentrera sans doute pour déjeuner à midi... Il a pris pension complète chez nous.

Belfond éprouvait le sentiment que le sol, une fois

de plus, s'était dérobé sous ses pieds. C'est en ces termes qu'il s'exprima devant le capitaine.

Lhomet était lui-même profondément stupéfait de ces différents concours de circonstances qui faisaient souffrir au pauvre Belfond une succession de supplices de Tantale.

Avoir eu un résultat à portée de la main, à plusieurs reprises, et le voir s'évanouir en fumée au moment de le saisir.

— On dirait, murmura tristement Belfond, que l'ennemi sait à chaque fois ce que nous faisons, ce que nous allons faire, et qu'il nous devance automatiquement pour nous battre...

Tout indiquait que Garcien avait dû être mis en garde. Pour Belfond comme pour Lhomet le problème se posait : comment avait-il été prévenu et par qui ?...

Il y avait également la question de savoir de quelle manière l'ennemi pouvait avoir eu connaissance de l'existence d'un document secret dont seuls les intéressés ainsi que quelques collaborateurs du Deuxième Bureau savaient quelque chose.

A ceci, Belfond avait répondu avec justesse que Garcien, qui jusqu'alors n'avait pas été soupçonné, pouvait fort bien avoir découvert le dépôt entre les mains du chef de service, du plan dont il s'agissait.

— En tout cas, ajouta-t-il avec un sourire triste, nous avons gagné quelque chose. C'est qu'un traître qui existait au ministère de la Défense nationale s'est vendu lui-même par sa fuite et qu'il est désormais sans utilité pour l'ennemi..

**

Si le capitaine Lhomet n'avait pas eu le secret réconfort de la promesse faite au téléphone par Michel Vaudreuil que TZ-333 serait capturé sous peu de temps, il aurait passé les heures les plus noires de sa carrière.

La surveillance exercée autour de la correspondance de Joachim de Mendoza ne donnait absolument rien. Les seules lettres que recevait le Brésilien provenaient de Sancho, son second à bord du *Seagull,* et on avait beau les scruter, elles ne contenaient rien de suspect.

Lui-même répondait en donnant ses ordres pour le yacht, rien de plus. Il était question dans cet échange de correspondance, de réparations, de calfatage, de taxes de séjour à payer, etc.

Aucune nouvelle de Vaudreuil depuis sa dernière conversation. Lhomet savait où son meilleur collaborateur était descendu, il n'ignorait pas, ainsi que nous l'avons dit, qu'il incarnait Jules Ripert, négociant bourguignon, mais fidèle à sa ligne de conduite, le capitaine ne tentait rien qui risquât de gêner Vaudreuil.

De son côté, André Largaud se rongeait dans l'inaction. Il ne trouvait plus grand plaisir à la lecture du *Chat-huant de la Tour bleue,* un roman écrit pourtant par son auteur préféré.

Il était hanté par l'inquiétude. Les journées lui paraissaient désastreusement longues. Que devenait le patron ?

Le seul qui conservât son calme, était assurément Vaudreuil. Il attendait. Il jugeait qu'avant le 25 du mois, rien ne devait être fait.

Il avait la certitude que cette date marquerait l'étape décisive, finale... Se rendrait-il au Rat Blanc ?... Il ne connaissait pas le mot de passe de l'association...

Bien fin eût été celui qui aurait pu déceler la nature exacte des pensées de Jules Ripert, pendant que ce dernier, installé dans un bateau de pêche, sur les bords de la Seine à la hauteur de Bougival, lançait tranquillement sa ligne dans l'eau.

On était au 24, vers onze heures et demie.

Le soleil dardait. Les berges étaient désertes sous la fournaise. Il n'y avait que le bateau du brave pêcheur amarré à une fiche, non loin de l'île de Croissy, dont on apercevait les frondaisons touffues.

Vaudreuil qui était habile dans l'art de ferrer le poisson, venait de ramener une belle pièce. Il détacha sa prise qui frétillait et dont les écailles luisaient. Il jeta le poisson dans un vivier et après avoir réamorcé sa ligne, relança le fil dans l'eau.

Vers midi et quart, il se décida à quitter les lieux. Mais il ne revint pas à la berge. Il s'en fut en ramant lentement jusqu'à l'île, attacha la barque à une racine de saule qui émergeait et sauta à terre.

Il s'enfonça tout de suite sous le couvert.

La veille, dans la matinée, il avait vu débarquer, en ce même endroit, un homme affublé d'une abondante barbe noire. Son œil exercé n'avait pas tardé à lui révéler que cette barbe était postiche.

Le fait ne l'avait pas autrement étonné. Il paraissait s'attendre à cette arrivée, il paraissait également avoir prévu que l'individu serait grimé.

Ce matin-là, l'homme à la barbe noire n'avait pas paru. Vaudreuil avait attendu avec prudence, jusqu'au moment où il avait jugé qu'il pouvait se risquer.

Un étroit sentier s'offrit à lui. Prenant soin d'éviter de laisser la moindre empreinte de pas dans la terre, pourtant sèche, il le suivit.

Une construction s'offrit à sa vue. C'était une maisonnette rudimentaire, sans étage, une sorte d'abri de week-end pour quelque amoureux de la solitude.

La porte, en chêne solide, était cadenassée. L'unique fenêtre était défendue par des contrevents de bois plein, et qu'on devinait maintenus par une barre de fer, à l'intérieur.

Vaudreuil tourna autour. Son intention n'était pas de s'y introduire. Il ne voulait pas qu'on s'aperçût que quelqu'un avait rôdé par là.

Tout à coup, il resta en arrêt, devant quelque chose qui avait attiré son regard sur le mur extérieur, près de la fenêtre.

Une sorte de dessin naïf, comme celui d'un enfant. Cela représentait un animal qui se détachait en fond blanc à la chaux sur la grisaille de la pierre.

— On dirait... Ah ! saprelotte !...

Oui, cela représentant tant bien mal un rongeur... Un rat... Il voyait la moustache exagérée, le corps pareil à celui d'un hippopotame qui aurait une longue queue.

— J'ai compris..., songea Vaudreuil, un moment déconcerté.

Un rat blanc... Le rendez-vous annoncé par le message remis chez le chemisier Philippe ne concernait pas le cabaret montmartrois auquel Vaudreuil avait tout de suite pensé !...

— C'est ici, qu'on va se rencontrer..., se dit-il.

Et ceci s'avérait plus conforme à la réalité. Car le « Rat Blanc » de Montmartre était un endroit étroitement surveillé par la police en raison d'un trafic de drogues qui avait eu lieu récemment dans l'un des cabinets particuliers...

Vaudreuil — qui décidément possédait une étoile bien meilleure que Belfond — avait failli courir à un échec magistral, sans les circonstances qui l'avaient amené sur les bords de la Seine.

Mais quelle pouvait bien être la piste qu'il suivait ? Nous ne tarderons pas à l'apprendre !

Il revint à son bateau et quelques minutes plus tard se trouvait à quai, non loin d'une route nationale qui le mena en peu de temps à la Malmaison...

CHAPITRE IX

COUP DE THÉATRE...

Le cœur de Largaud fit un saut dans sa poitrine. Il venait d'entendre le patron !...

Vaudreuil avait téléphoné. Il attendait sans retard son jeune collaborateur à l'hôtel. Il indiqua son numéro de chambre.

On était en fin d'après-midi de ce même jour où l'agent secret avait enfin trouvé à Bougival le secret des réunions.

Largaud arriva en toute hâte. On l'informa que M. Ripert se trouvait effectivement chez lui.

Quelle joie de revoir celui qu'André chérissait comme un grand frère... Même sous son déguisement...

— André, annonça Vaudreuil, je vais te remettre une lettre pour le capitaine Lhomet. Il faut que ces instructions soient exécutées sans retard...

— Vous allez participer à l'affaire? Oh! patron, emmenez-moi...

— Non, André... Je resterai en dehors... Je t'emmènerai avec moi, mais ce ne sera pas pour l'expédition. Nous en attendrons le résultat chez le capitaine Lhomet... J'indique dans ma lettre que je serai là-bas, à son bureau, à partir de neuf heures du soir...

Vaudreuil calculait que les affiliés se rencontreraient dès la tombée de la nuit. Il était hors de doute qu'ils arriveraient un à un pour ne pas attirer l'attention, et qu'ils passeraient dans l'obscurité, à la faveur de la solitude qui règne dans les parages à partir du coucher du soleil.

Le capitaine Lhomet nota l'information apportée par Largaud. Il s'activa avec méthode, mais sans perdre une minute.

A neuf heures, très exactement, Michel Vaudreuil qui avait repris son apparence élégante fit son entrée, en compagnie de Largaud qui frétillait à la pensée de ce qui allait se passer.

— Un coup de théâtre comme tu les aimes !... avait promis le patron.

Le capitaine était nerveux. Mais la présence de Vaudreuil lui apporta l'optimisme dont il avait besoin.

— Si mes instructions sont suivies de point en point, confirma Michel, nous aurons cette nuit, ici, devant nous TZ-333 et ses principaux lieutenants... Pour les autres, ils seront démasqués avec facilité une fois les aveux obtenus...

L'attente commença, au milieu d'un nuage de fumée. Tout le monde grillait des cigarettes, même André Largaud.

. . . . . .

Dix heures et quart. Un croissant de lune au ciel. Pas de vent. Soirée tiède. La Seine laissait glisser lentement ses eaux que rien ne ridait. Un miroir mouvant...

Une barque était enchaînée quelque part, le long de la berge. Ses avirons flottaient dans l'eau.

Une ombre se présenta, s'immobilisa, repéra l'embarcation et se laissa glisser jusqu'au bord du fleuve. Un sifflotement discret modulé d'une certaine façon.

Un être humain qui était allongé au fond de la barque se dressa sur son séant, et tourna la tête.

Déjà l'autre était à bord. Un bref échange de paroles. Le mot de passe consacré. Le rameur emmena lentement, sans bruit, son passager jusqu'à l'île, l'aida à débarquer, et revint en face, pour y attendre un deuxième affilié.

L'espion éclaira le sol devant lui d'un court jet de lumière, puis se mit en route, continuant à se diriger grâce à sa lampe électrique.

Il atteignit la maison, dont la masse se dressait noire, dans le silence ambiant.

Soudain, une lueur aveuglante en plein visage, et la sensation angoissante d'un étouffement subit. Pas un cri, pas un geste de défense. La couverture lancée sur le bandit était tombée juste et l'avait enveloppé de la tête aux pieds...

— Un bâillon, gronda une voix. Et les menottes...

Le silence se rétablit... On attendait le deuxième de ces messieurs. Ce fut la même manœuvre... Plusieurs fois...

Puis enfin le tour du passeur qui, sa besogne terminée, s'était acheminé à son tour vers la maisonnette...

Son apparition annonçait évidemment qu'il ne viendrait plus personne. Le chef de l'expédition policière porta un sifflet à sa bouche et en tira un appel prolongé.

Un canot automobile fit entendre au loin le grondement de son moteur. Et un quart d'heure après que les policiers ainsi que leurs prisonniers eussent pris place, on fonça directement vers Paris, dont les lumières apparurent dès que l'on atteignit la boucle de Saint-Denis.

.. ..

Le capitaine Lhomet, Vaudreuil et Largaud se levèrent d'un même mouvement. Quelqu'un venait de frapper à la porte du bureau. L'inspecteur de la Sûreté qui avait mené à bien cette belle opération, se présenta et annonça :

— Ils sont six, en tout, mon capitaine...

— Amenez-les... Tout de suite !... L'homme à barbe noire est là également ? demanda fébrilement Lhomet.

— Oui, mon capitaine... Et c'est lui qui, avec le métèque, nous a donné le plus de fil à retordre...

Vaudreuil eut un sourire redoutable. Tout était consommé. Il questionna son chef du regard, et hasarda :

— J'aimerais fort, mon capitaine, voir tout de suite TZ-333 et Joachim de Mendoza, ensemble...

Les deux prisonniers furent poussés dans le bureau. Joachim de Mendoza gardait un air arrogant. Son compagnon, par contre, paraissait en proie à une réaction totale, et faisait un gros effort pour ne pas montrer qu'il tremblait sur ses jambes.

A la vue de Michel Vaudreuil, tous deux s'arrêtèrent, les yeux agrandis. Puis de Mendoza fit entendre un ricanement bref :

— Ils nous ont eus, tout de même !...

— Oui, fit Vaudreuil, une expression de dégoût sur le visage, en s'approchant de l'homme à la barbe noire.

— Regardez, mon capitaine !...

D'un mouvement sec, il arracha le faux système pileux.

Et le capitaine s'exclama, horrifié :

— Quoi ?... Lui ?... *André Belfond !*... Non, non, c'est un cauchemar !

— Hélas !... murmura Vaudreuil. C'est la vérité...

Belfond clama soudain, la voix haletante :

— Non !... Non !... Erreur monstrueuse !... Je m'étais.. Je... J'avais réussi à m'immiscer dans la bande !... Je...

Mais la voix glaciale de Joachim de Mendoza l'interrompit :

— Allons donc, Belfond !... Il n'y a pas à lutter contre Michel Vaudreuil !... Ne soyez pas un lâche... Il a vaincu, c'est fini...

— Emmenez-les... Emmenez-les... gronda le capitaine. Sinon, je ne pourrai me retenir de brûler la cervelle de ce traître immonde !... Je les interrogerai tous deux demain matin..

— Un instant encore, demanda Vaudreuil.

Il s'adressa à de Mendoza :

— Otto Marcus... C'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le yachtman. Compliments... Vous avez trouvé cela aussi !

CHAPITRE X

RAISONNEMENT, CLARTÉ, BON SENS...

Le capitaine Lhomet resta un long moment plongé dans une méditation amère. Vaudreuil respecta ce silence qu'il savait provqué par l'émotion, le bouleversement du coup de théâtre qu'il avait provoqué.

L'officier supérieur releva la tête, ôta ses lunettes et se mit à les essuyer lentement. C'était sa manière personnelle de recouvrer le calme. Il murmura :

— Je vous écoute, Vaudreuil...

— Cela va vous paraître assez compliqué, mon capitaine... Mais avec un peu d'attention, vous saisirez facilement.

André Largaud, lui, était bouche bée... Ah, cela dépassait largement « Le Chat-Huant de la Tour Bleue » !...

— Le fait qu'André Belfond était TZ-333 explique déjà beaucoup de choses, commença Michel Vaudreuil. Mais je préfère vous donner mon récit en suivant les événements...

— Oui... Oui... Comme d'habitude, Vaudreuil... Allez-y.

— Parlons tout d'abord d'Otto Marcus... Grosse surprise, n'est-ce pas ?... Et pourtant, ce n'en est pas une. Vous vous souvenez de ce que je vous avais demandé, au sujet de Cartlight et de Gordon ?

— Parfaitement... Cela m'avait donné la preuve — que vous possédiez déjà vous-même, par intuition — que Marcus était toujours vivant... Mais il est vraiment incompréhensible que ce soit Mendoza !... Il ne ressemble guère à Cartlight !... Il est même l'antithèse du matelot !...

Largaud émit une réflexion timide :

— Je n'y suis pas du tout, moi, patron... Ce Cartlight ? Quel était son rôle ?

— Ah, c'est vrai, petit... Tu as droit à des éclaircissements... Cartlight était un agent secret britannique... Il appartenait à l'Intelligence Service... De même que Gordon...

« L'histoire débute comme ceci. Gordon avait réussi à se faire engager à bord du *Seagull*, il y a quelque temps; pour préciser, disons il y a un an et demi... Joachim de Mendoza, alias Otto Marcus s'était montré actif en Angleterre et on le soupçonnait.

« Entre temps, le yacht avait quité Liverpool pour le Havre. C'est peu après que Cartlight y vint pour conférer secrètement avec Gordon et recueillir ce que ce dernier avait pu découvrir sur le capitaine du navire.

« Parallèlement, de Mendoza-Marcus était en relations avec TZ-333. C'est à la suite d'un accord avec celui-ci, que Belfond se signala par un coup magistral : il découvrit le code télégraphique de TZ-333 et apprit l'existence de Marcus...

— Hé ! s'exclama Largaud, ce ne lui était pas difficile !

— Bien sûr. Mais attends... Il simula donc une série de recherches acharnées qui se terminèrent par la fuite *in extremis* de Marcus.

« C'est à ce moment-là que Belfond nous exhiba la photographie de... James Cartlight, en affirmant *urbi et orbi* que c'était l'espion recherché... Comment douter? Belfond avait beau jeu, puisque c'était lui qui avait en mains tous les fils de l'affaire !...

— Mais, patron, où avait-il été pêcher cette photo ?

— Ah, voilà... Joachim de Mendoza qui est loin d'être un novice avait découvert la personnalité de son matelot, Gordon... Mais loin de le lui laisser voir, il avait simulé la confiance... Or, parmi son équipage, il y a deux hommes ainsi que le second du yacht, Sancho, qui sont à sa dévotion. On surveillait Gordon très étroitement. C'est ainsi qu'on découvrit ses colloques avec Cartlight.

« Un hasard fit que Cartlight s'était fait photographier afin d'envoyer son portrait à sa mère. Belfond découvrit la chose et s'empressa de requérir, du photographe professionnel, une épreuve dont il n'expliqua pas le besoin, mais qu'il exigea en excipant d'une nécessité de service...

« A partir de ce moment, et sachant que Cartlight était reparti en Angleterre, Belfond décida que cette photo serait celle d'Otto Marcus...

— Mais c'était imprudent ! murmura Largaud.

— C'était d'une habileté rare, veux-tu dire ! riposta Vaudreuil. Car il faisait plusieurs coups de la même pierre...

Le capitaine souriait en approuvant.

— *Primo,* énonça Michel, le vrai Marcus était à l'abri de toute inquiétude sous son apparence véritable; *secundo :* chaque fois que Cartlight se risquerait en France, il serait surveillé, épié et ennuyé de toutes les façons possibles par nos services qui attendraient la moindre imprudence pour lui mettre la main à l'épaule !... Et Cartlight dégoûté, ne reparaîtrait plus sur notre sol...

— Ah, ça alors !... bégaya Largaud... Ça me dépasse... Quel culot !

— Oui... Un beau « culot » comme tu dis... Je continue... Le yacht était revenu à Liverpool... Gordon eut la sensation qu'il était repéré... Il donna lui-même son congé sous prétexte de maladie... La première version de Mendoza était exacte dans son ensemble, là-bas à Bordeaux... Et ce fut Cartlight qui sollicita le poste vacant...

— Le diable était avec les espions !

— C'était effectivement un heureux concours de circonstances, pour toute la bande, depuis TZ-333 jusqu'à Mendoza... Cartlight fut accepté, comme tu l'imagines... On partit en croisière...

« Mais d'ores et déjà, le malheureux était condamné. Il avait été convenu entre TZ-333 et de Mendoza qu'à l'arrivée dans un port français, au retour — Marseille, Bordeaux, le Havre ou ailleurs — Cartlight serait assassiné sur la voie publique...

— Et entre temps, remarqua Largaud, on télégraphiait d'Allemagne que Marcus allait arriver à bord du *Seagull !*...

— Parfaitement... Pour nous alerter... Pour que tout nous parût vraisemblable... Le crime avait été soigné dans ses moindres détails. On était allé jusqu'à affubler Cartlight d'une barbe blonde afin de bien nous prouver que le « bandit » — pauvre garçon ! — ne se risquait pas à découvert...

— Comment ? Ce n'était pas lui qui...

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Il ne se doutait pas qu'il était repéré grâce à Belfond !... Il avait rendez-vous avec Gordon qui après avoir constaté la présence du *Seagull*, s'était empressé de faire parvenir un mot à son collègue...

« Cette correspondance avait été surprise par Sancho, le second du yacht. On avait endormi Cartlight grâce à une drogue, on l'avait maquillé, puis on l'avait déposé en pleine nuit, dans une rue obscure, avec un adieu sous forme d'un féroce coup de poignard...

« Vous permettez que j'allume une cigarette ?

Vaudreuil fuma avec volupté et reprit, après un petit moment :

— La visite que Gordon fit nuitamment à Mendoza s'expliquait d'elle-même, une fois que l'on était au courant de ce qui précède : il était venu demander des comptes à celui qu'il soupçonnait d'avoir fait assassiner son camarade...

« Nous savons comment le capitaine du *Seagull* se débarrassa de ce gêneur, dont l'existence était périlleuse pour lui...

Un long silence flotta. Le capitaine Lhomet était rêveur.

— Mais, dit-il subitement, tout cela ne nous dit pas comment vous avez réussi à démasquer Belfond...

— J'ai commencé à le soupçonner, dit Vaudreuil, le jour où j'ai constaté que le code utilisé par TZ-333 n'était nullement celui que Belfond nous avait révélé...

— Pourtant, patron, s'exclama Largaud, le code indiqué par Belfond existait puisque les services de détection avaient capté plusieurs messages... Et Belfond avait même fait une démonstration de transcription en langage clair devant nous !...

— Je ne dis pas le contraire, André... Bien sûr, ce code existait. Il fallait qu'il existât !... Mais les chefs de TZ-333, là-bas, de l'autre côté du Rhin, étaient les seuls à l'employer, de connivence avec lui... Moyen rêvé de lancer de faux renseignements dans l'éther, à notre intention et pour notre « consommation »... Nous en a-t-on fait avaler des bourdes !... A commencer par celle qui nous annonçait l'arrivée d'Otto Marcus, par

le *Seagull*, alors qu'on nous aiguillait sur le malheureux Cartlight !

Largaud s'exclama malicieusement :

— Le renseignement n'était pas faux, patron !

— Qu'est-ce que tu chantes ?

— Puisque Otto Marcus c'était Joachim de Mendoza !...

— Evidemment, fit le capitaine Lhomet en riant, ce n'était pas ce que l'ennemi avait l'intention de nous faire savoir.

— Par la suite, continua Vaudreuil, je me mis à éplucher soigneusement les faits et gestes passés de Belfond... et je constatai que toutes les pistes qu'il avait suivies s'achevaient en échecs...

— Voilà pourquoi vous aviez décidé, marmonna Lhomet, de disparaître, de faire croire à votre mort...

— Oui. Je savais qu'il se rassurerait considérablement en me croyant écarté de son chemin...

— Deux assassinats, gronda le capitaine, et une tentative contre vous... Quel bagage écrasant...

— Le complice qui a été écrasé est aussi une victime de la bande... répondit Vaudreuil. Et je crains fort pour le pauvre Garcien, le garçon de bureau du Ministère...

Cette dernière réflexion était causée par une communication que le capitaine Lhomet avait reçue le matin même de la Sûreté. On avait téléphoné au chef du contre-espionnage qu'un cousin de Garcien s'était présenté à la police pour signaler la disparition inexplicable de Garcien.

On avait enregistré le fait, on l'avait transmis au capitaine. On croyait à ce moment-là que c'était une audacieuse manœuvre de l'association...

Mais depuis que Belfond avait été démasqué, les choses, aussi bien pour Lhomet que pour Vaudreuil avaient pris une signification différente. Vaudreuil avait tout de suite penché vers une machination montée de toutes pièces par Belfond.

— Il sentait que sa situation était ébranlée, dit Michel, et il a songé, avec une cruelle indifférence pour celui qu'il allait stigmatiser, à faire croire à une prouesse de sa part.

« Il savait que le document existait au Ministère. Il avait remarqué que Garcien sortait volontiers dans la rue pour bavarder avec son cousin, à certaines heures de la journée.

« De là à faire croire — grâce à un soi-disant message confidentiel dont il avait lui-même donné le texte à ses correspondants allemands pour retransmission — qu'un vol était imminent, ce fut facile.

« La disparition de Garcien compléta l'accusation... Il est probable que le cousin aurait suivi le même chemin, si dans l'entre temps je n'avais brusqué le dénouement...

.. ..

Au cours du procès à huis clos, TZ-333 a tout avoué.

Garcien était innocent. Son cadavre a été retrouvé, enterré dans l'île, près de la maison du Rat Blanc. C'était Belfond qui avait attiré le malheureux, sans défiance...

La seule erreur du traître avait été de ne pas avoir pris garde à ce brave provincial qui plusieurs fois le vit sortir de son domicile à Paris, et le fila jusqu'à Bougival...

FIN

Pour paraître samedi prochain :

La chaîne des suicidés

Roman policier inédit

par M.-A. DAZERGUES

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 27-2-40

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs **0.60**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.